This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY

1208

LES

TERNAIRES

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET COMP.,
7 RUE SAINT-BENOIT.

Brizeux, Julien Auguste Pélage.

LES TERNAIRES

LIVRE LYRIQUE,

PAR

A. BRIZEUX

Deuxième Edition, augmentée

PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

12, GALERIE DE L'ODÉON

1842

LES TROIS VOYAGES.

Pour avoir rang parmi les Sages,

Tout homme, durant ses trois âges,

Doit faire ici-bas trois voyages.

Parcourir la terre et les mers,
S'imprégner des climats divers,
Sied aux jours florissants et verts.

Pour les jours virils, l'âme humaine
Ouvre son immense domaine
Où l'esprit entre et se promène.

Puis, on va calme au dernier jour :
Mais, jeune ou vieux, le seul séjour
C'est le royaume de l'Amour.

L'ÉGLISE BLANCHE.

« Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l'Ellé,

Sous les chênes vois-tu cette chapelle blanche,

Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,

Si pur qu'on t'aurait pris pour un jeune ange ailé?

Eh bien, parcours le monde, aux Sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t'écrîras : « Orgueil! vain orgueil de connaître!
Mon Dieu, le vrai savoir, je le savais peut-être,
Lorsqu'à douze ans je chantais dans le chœur. »

Au sortir de ton presbytère,
Ce jour que vers Moel-lan nous allions tous les deux,
Ainsi tu gourmandais mes pensers hasardeux;
Et moi, tout en marchant, l'œil fixé sur la terre,
Je savourais le miel de ta parole austère.

Bientôt une autre voix fit lever mes regards.

Comme deux saints dans la légende,
En discourant de Dieu s'en venaient par la lande
Le curé de Moel-lan et celui de Clô-harz.

O troupe amie et fraternelle!
Du grand nid d'Arzannô tous les trois envolés,
Sur trois pays voisins ensemble ils sont allés
S'abattre et reposer leur aile :
Si l'un jette une plainte, au son de cette voix
Les autres d'accourir et bientôt ils sont trois.
Dans leur charité mutuelle
Heureux ces trois amis! Heureux aussi le sol
Où, guidé par le ciel, s'est arrêté leur vol!

Dans ce coin du monde celtique,
Le temps n'a point brisé le joug théocratique,
Pour ces fronts de croyants joug facile et léger,
Que tous veulent subir, dont nul ne veut changer;
Comme devant Ior s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres;
Il leur remet son âme, eux, s'en font les gardiens;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Et cependant j'échappe à vos graves conseils!
Cette chaleur qui vient des mystiques soleils
Parfois languit au fond des âmes
Et pour se raviver demande d'autres flammes.

L'idée au loin rayonne et, libre, me sourit;

Dans ses détours il faut la suivre :

De mon cœur j'ai fermé le livre,

J'ouvre celui de mon esprit.

Mais s'il reparaît dans la lande,

Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main ;

Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s'y répande,

Nul sans beaucoup d'ennuis ne fait un long chemin,

Et s'il veut vous chanter, ô race forte et grande,

Bretons, faites silence à l'entour du dôl-men!

O trinité d'amis, alors dans votre chaîne
Comme un ancien anneau vous me rattacherez
Nous irons visiter notre église et son chêne,
Et, courant vers la mer, les deux fleuves sacrés.
Quand reviendront au bourg le barde et les trois prêtres,
Le grand nid d'Arzannô frémira, tous les hêtres
Agiteront dans l'air leur feuillage troublé :
Quelle paroisse d'Armorique
Eut plus digne couvée, essaim plus poétique?
Chantez, fleuve du Scorf! chantez, fleuve d'Ellé!

CONSULTATION.

Au Dr P—, de Marseille.

Hélas ! hélas ! l'illusion est brève !

Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve

Pour nous charmer.

A trop courir le corps demande trêve. —

Il faut rimer. —

A trop rimer l'esprit manque de sève.

Il faut aimer, —

A trop aimer le cœur moins vif achève

De se calmer.

Hélas! hélas! l'illusion est brève

Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve.

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE.

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,

Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,

J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :

Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles?

Quel trésor apportait ce rouage savant?

Hommes pâles du nord, en longeant ces rivages,
Regardez leurs temples croulés,
Leurs îlots chauves ou brûlés;
De vos rudes aïeux ce sont là les ravages:
Vos cœurs ne sont-ils pas troublés?

Sur ces mers elle a pris naissance
Celle qui d'un œil sûr dirige vos vaisseaux;
Science est son grand nom : instruits à ses travaux,
Anglais, et vous, marins de France,
Irez-vous de vos duels ensanglanter ses eaux?

Voyez quel soleil pur a doré cette nymphe
Plus blonde qu'un rayon de miel !
Épanouis à son beau ciel,
De vos corps appauvris et froids fondez la lymphe ;
Vos âmes, purgez-les de fiel.

O pays de force et de grâce,
J'ai pour vous tout l'amour qu'on a pour la beauté,
Et pour les seins féconds qui nous ont allaité !
De Brô-hâff descendit ma race,
Tout Breton se souvient du Pays-de-l'Été *.

En nous l'Elbe saumâtre, et les neiges des pôles

* Où fut plus tard Byzance.

Vont pour utiliser leur langueur ;

Tels le Chef nous mena, vainqueur,

Tels nous sommes restés à l'Occident des Gaules,

Vierges d'esprit, vierges de cœur.

Toi, mère auguste, ô terre orphique,

De tes abaissements, mère, relève-toi !

Les barbares s'en vont, le sabre n'est plus roi :

Voici ta fille pacifique

Qui revient et formule une nouvelle loi.

Aux hardis écuyers rouvrez les hippodromes,

Leurs jardins aux nobles songeurs ;

Avec vos toits d'or, vos rougeurs,

Mirez-vous dans les mers, beaux temples polychrômes,

Et souriez aux voyageurs.

Pareilles aux blanches statues,

Que les âmes partout se dressent sans effort

Sous les rayons du sud, sur les glaces du nord! —

Les barrières sont abattues,

L'Esprit circule en paix de l'un à l'autre bord.

◇

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,

Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,

J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :

Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles?

Quel trésor apportait ce rouage savant?

SYMBOLES.

A mes frères.

J'ai vu, près du Blaved qui tombe en ses bassins,
Le port de Lorient tout entouré d'écume,
Sauvagement le soir se coucher dans la brume ; —
Gènes sort de la mer avec ses hauts gradins,

Son môle en plein soleil, ses palais, ses jardins;

L'odeur des orangers embaume ses approches,

Et le port retentit du carillon des cloches :

Si l'on entre, aussitôt mille détours obscurs;

Vous sentez sur vos bras tomber l'air froid des murs;

Tout est sombre et muet; des boutiques d'orfèvres

Sortent des hommes bruns mordant leurs pâles lèvres;

Quelque chose de triste et qu'on ne saurait voir

Glace cette cité de marbre blanc et noir : —

Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre;

De la porte de ville on va droit jusqu'au centre :

Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

ÉTUDES.

A ***.

La science, voilà les sévères amours
Où votre âme s'était fixée;
L'âge perdait ses droits, vous donniez vos beaux jours
Au seul plaisir de la pensée.

Plaisir qui m'est connu, bonheur mêlé d'effroi
De descendre au fond de soi-même,
Et dans ses noirs détours de poursuivre le Moi,
Pour surprendre le grand problème.

Puis, comme d'un abîme, on sort victorieux,
L'âme agrandie et fécondée;
Et, tranquille, on regarde éclore sous ses yeux
Les faits en germe dans l'idée.

Mais, durant ces discours, si quelque souvenir
Me revenait de ma patrie,

Pour rafraîchir nos fronts il semblait qu'un zéphir

Passait dans notre causerie.

A LA FANTAISIE.

Puiqu'il vous plaît, ma chère Fantaisie,
De voler en chantant vers tout objet aimé,
Et, comme en l'alvéole étroit et bien fermé,
De condenser votre ambroisie,

Allez, ô Fantaisie, allez faire du miel !

Sur les fleurs de la terre et sur les fleurs du ciel

Cherchez partout la liqueur blonde :

Des jardins au désert et de la plaine au mont

Allez ! votre calice est sûr s'il n'est profond.

Dieu vous protège, abeille vagabonde !

LETTRE A UN CHANTEUR DE TRÉGUIER.

Comme je voyageais sur le chemin de Rome,

Iannic Côz, une lettre arrivait jusqu'à moi ;.

On y parle de vous, brave homme,

Des chanteurs de Tréguier vous le chef et le roi.

« Grâce à Jean, disait-on, sans tes vers point de fête.
Aux luttes, il les chante; il les chante aux Pardons;
Et le tisserand les répète,
En poussant sa navette entre tous ses cordons.

Mon Sonneur les sait mieux que matines et laudes;
Pour Iannic le chanteur, ce malin Trégorrois,
Il t'a dû bien des crêpes chaudes,
Bien du cidre nouveau pour rafraîchir sa voix. »

Voilà ce qu'on m'écrit et j'ai tressailli d'aise :
A moi le bruit, à vous le cidre jusqu'au bord;
Sur un seul point, ne vous déplaise,
Beau chanteur, mon ami, nous serons peu d'accord.

Certain libraire intrus sous sa presse maudite
A repétri pour vous et travaillé mon grain ;
Mon cœur de barde s'en irrite ;
Moi-même dans le four j'aime à mettre mon pain.

Mangez-le. De grand cœur, ami, je vous le donne ;
Mais gardez, en l'offrant, d'y jeter votre sel ;
Assez pour la table bretonne
Mêlent au pur froment un levain criminel.

Si quelque nain méchant fendait votre bombarde,
Faussait l'anche, ou mettait du sable dans les trous,
Vous crîriez ! — Ainsi fait le barde.
Le juge peut m'entendre : Ami, le savez-vous ?

Pourtant je veux la paix. — Pour les jours qui vont suivre
Ce triste hiver, voici ma nouvelle chanson;
Que vos sacs se gonflent de cuivre;
Bien repu, chaque soir, rentrez à la maison.

Des forêts à la mer poursuivez votre quête;
Qu'on redise après vous « *les Conscrits de Plô-meûr* »;
Ne chantez pas à pleine tête,
Faites pleurer les yeux et soupirer le cœur.

LES DEUX ROUTES.

A Ferdinand Denis.

I.

Deux routes vers le Bien mènent d'un pas égal,
L'amour du Bien lui-même et la haine du Mal,
Et chaque homme, selon que son penchant l'entraîne,
Suit vers le but commun ou l'amour ou la haine;

La haine est d'un cœur fier et d'un sens affermi,
Que le péril excite et pousse à l'ennemi,
L'amour d'un cœur pensif, intelligent et tendre
Qui, plaignant les pervers voudrait s'en faire entendre:
Amour, haine, lequel de ce double sentier
Choisir ? tous deux sont sûrs ; j'ai suivi le premier.

II.

Si le Mal devant moi passe comme invisible,
Je ne suis point aveugle et surtout insensible ;
Plus d'une fois mon œil s'ouvrit épouvanté,
Et mon cœur sait des coups qui l'ont ensanglanté.
Mais pourquoi ramener la chose inexplicable?

L'homme doit mépriser le fardeau qui l'accable.
Chaque jour dans la route il marche en s'allégeant,
Jusqu'à l'heure où plus tendre et plus intelligent,
Meilleur, il rentrera dans ce monde harmonique
Que chante incessamment mon âme synthétique.

III.

Il vit pourtant, il vit celui qui doit mourir,
Plus fort, on le dirait, plus il nous voit souffrir,
Et bien des malheureux, sans puissance en eux-mêmes,
Sous ses hideuses mains se renversent tout blêmes.
C'est de lutter aussi! comme les premiers saints
Qui soumettaient le diable à leurs pieux desseins,

Et le menaient en laisse un signe sur la tête ;

C'est, en invoquant Dieu, de combattre la Bête,

En lui criant : obstacle, oh ! tu t'abaisseras !

Pour produire le Bien, Mal, tu m'obéiras !

LA FLEUR D'OR.

LE VOYAGEUR.

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune !

Et va, bon voiturin, du côté de la mer :

Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,

Coupe, dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

LE VOITURIN.

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger!

Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

LE VOYAGEUR.

Non, laisse l'oranger embaumer le rivage,

Pour ces parfums si doux je suis barbare encor;

Mais sur ma terre aussi poussent les landiers d'or,

Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Route de la Spezzia.

CHANSON DE LA FLEUR D'OR.

LA JEUNE FILLE.

Mon ami, je vous le demande,

En quel temps m'aime votre cœur :

Quand la fleur d'or est sur la lande ?

Ou quand le genêt prend sa fleur ?

LE JEUNE HOMME.

Lande et genêt, sur tous deux brille
Une fleur d'or qui sait charmer;
Mais sur la lande, ô jeune fille,
S'ouvre la fleur qui fait aimer.

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi, pourquoi la lande a-t-elle,
Mon ami, la fleur des amours?

LE JEUNE HOMME.

C'est que la lande, ô jeune belle,
Hiver, été, fleurit toujours.

PORTRAITS.

I.

D'une larme du Christ celle qui fut formée

Choisit sur terre un Barde enclin à tous les pleurs,

Et, pleurant, lui montra la chaîne de douleurs

Qui tient depuis Adam notre race enfermée;

Chez les anges la vierge avait nom Éloa,
Nom sacré que plus tard le Barde révéla;
Il parcourut les temps à l'ombre de ses ailes,
Recherchant le malheur et chantant la pitié;
Puis, quand l'ange tomba, sa mystique amitié
Eut pour des maux sans fin des plaintes immortelles.

II.

Tu mérites aussi de tout pieux chanteur
Un hymne d'amitié, cœur tendre et toujours jeune,
Toi qui sus opposer aux souffrances du jeûne
L'âme et le corps du Christ, froment générateur*.

* Du *Dogme générateur de l'Eucharistie*, par l'abbé Gerbet.

Tu t'es bien pénétré de sa vertu secrète :

C'est la douceur du Prêtre et celle du poète ;

Mais la réflexion au langage savant,

Gouverne avec bonheur ton zèle et le tempère ;

On t'appellera Maître, et, cortége fervent,

Des fils de ton esprit te suivront comme un père.

III.

Les jeunes gens rêveurs tournaient vers lui les yeux ;

Lui, Sage au front candide issu des anciens Sages,

Attentif au présent, mais planant sur les âges,

Lisait nos changements dans une loi des cieux.

Comme un platonicien dans sa tunique blanche,

Replié sur lui-même ainsi vivait Balanche.

Mystérieux penseur, calme et triste à la fois :

S'il enseigne à quel prix le bien germe et s'enfante,

Ses chants révélateurs semblent d'un hiérophante,

Ou la plainte d'Orphée expirant dans les bois.

A UN RELIGIEUX.

Tu n'as point redouté le cloître solitaire,

Le silence, et la règle invariable, austère,

Les macérations de la chair et du cœur,

Et quatre fois par jour les stations au chœur.

Tu prononças tes vœux ferme et tout d'une haleine;
Et, lorsqu'on te vêtit de la robe de laine,
Qu'on rasa tes cheveux, sur ce front tonsuré
Sans pâlir tu jetas l'habillement sacré.
Aujourd'hui doux et calme au milieu de tes frères,
Ensemble vous passez les heures en prières,
Et vous errez, le soir, à l'ombre du jardin,
Comme ces saints reclus que peignait Pérugin,
Qui marchaient deux à deux entourés d'auréoles,
Et la paix de leur cœur coulant dans leurs paroles.

Si jeune, avec un corps plein de joie et de feu,
D'ordinaire à ce monde on ne dit point adieu;
On lutte plus longtemps; sous une robe noire
On a peur d'étouffer tout amour, toute gloire;

On se confie au temps, à ses amis, au sort,
Quelquefois en secret on espère en la mort :
Quand tout fait faute, heureux qui sur toi se replie,
O résignation, grande et sainte folie !
Hélas ! il est au monde, au milieu de nous tous,
Des êtres que le sort a brisés de ses coups,
Cœurs résignés aussi, mais sans feu, sans extase,
Esprits ou corps souffrants que leur mal seul embrase,
Ces fiers infortunés passent silencieux,
Graves, froids et cachant leurs pleurs à tous les yeux :
Ils savent qu'aujourd'hui toute plainte importune,
Mais qu'on est trop vengé par la douleur commune;
Ils savent, si le mal les poigne, y mettre un frein,
Offrir à tout venant un visage serein,
Et trouver sans efforts l'expression choisie
Pour discourir sur Dieu, l'âme et la poésie.

Oh ! cent fois plus heureux au fond de ton couvent,
Sous les frais oliviers où tu t'en vas rêvant,
Dans ton cloître de pierre, au fond de ta cellule,
Mille fois plus heureux, si tu peux sans scrupule
Te dire tout à Dieu ; si l'arbre de la foi
Où tu vins t'appuyer, n'a point fléchi sous toi ;
Si, comme au premier jour, humble, tendre et fidèle,
Tu suis avec candeur Jésus ton doux modèle ;
Si tu ne glisses pas dans son étroit sentier ;
Si sa mystique chair te nourrit tout entier !

Quand tu partis (ce fut ta dernière faiblesse),
Sur le refuge ouvert à ta longue vieillesse
Tu voulus un ciel chaud, un air pur et joyeux,
Pour t'égayer un jour, pauvre religieux !

Renonçant à l'amour de toute créature,

Du moins tu voulus vivre encor dans la nature.

Près du beau fleuve Arno, sous le ciel florentin,

Tu choisis ton abri. C'est là que le matin

S'emplit de bruits charmants; là que la luciole,

Le soir, le long des eaux mollement glisse et vole;

Là des citronniers d'or couronnant la cité;

Des palais, et des tours, et le fleuve argenté,

Le noble fleuve Arno qui dans sa transparence

Reflète avec orgueil les vieux ponts de Florence!

L'ATELIER.

A Madame Mélanie Bixio.

A vous qui connaissez le prix d'une humble chose,

A vous, peintre, voici quel tableau je propose.

Dans votre atelier noir et de chêne boisé,

Quand vos nièces, vos sœurs à l'air si reposé

S'occupent sous la lampe à leurs travaux d'aiguille,
A l'heure où votre époux se plaît dans sa famille,
Quand sous votre maison on entend couler l'eau
Tant le dedans est calme; oh! faites ce tableau,
Comme parmi les siens avec son cœur pour aide
Et d'une main exacte en fit Lucas de Leyde;
Ce tableau, peignez-le dans sa sincérité,
Pourvu que la molle clarté
Du soir à travers la persienne,
Les bleuâtres vapeurs s'élevant de la Seine
En harmonisent les contours:
L'art vit par l'idéal aussi bien que nos jours.

Chiavari.

LES DEUX STATUAIRES.

A Auguste Barbier.

PREMIER STATUAIRE.

Le Grand-prêtre m'a dit : toi qui sculptes la pierre,
Comme tes fils un jour, comme autrefois ton père,
Sur mon commandement, dans les rites prescrits,
Tu vas représenter l'immortel Osiris.

En taillant ce granit, toujours qu'il t'en souvienne :
Ton ouvrage est le mien, ma pensée est la tienne ;
Ton orgueil doit plier comme un faible roseau,
Et ma main doit guider le fer de ton ciseau ;
Moi, prêtre d'Osiris, moi, reflet de sa gloire,
J'enseigne au nom des dieux ce qu'on peut faire et croire.

DEUXIÈME STATUAIRE.

De la blanche Paros ce marbre fut tiré.
Pour Delphe au double mont et son temple sacré,
J'en veux former un dieu, moi, le Grec Cléomène,
Combattant à Platée et sculpteur dans Athène.
Quels transports surhumains quand le marbre en éclats
Tombe, comme tombaient les barbares soldats !
L'artiste libre et fier, et roi de son génie,
Lorsqu'il travaille, entend une douce harmonie ;

Une muse l'anime et découvre à ses yeux
Sous la pierre jalouse un corps mystérieux.

PREMIER STATUAIRE.

Que le dieu soit assis; que sa tunique étroite
L'entoure jusqu'aux pieds sans plis et toute droite;
Que le long de son corps ses deux bras soient liés,
Et qu'un lien pareil rapproche ses deux pieds;
Que ses yeux sans regard, sa bouche sans parole,
De l'immobilité soient l'effrayant symbole :
Les peuples apprendront, en contemplant leur dieu,
Que tout est immuable, éternel en ce lieu;
Que la loi règle tout, jusqu'à l'air de la face;
Qu'on doit vivre immobile et muet, à sa place.

DEUXIÈME STATUAIRE.

Apollon, jeune dieu qui sais lancer les traits
Et suis ta sœur Diane à travers les forêts,
Intrépide coureur à la taille élancée,
Chantre à la lyre d'or, ô dieu de la pensée,
Du bloc qui te retient sors léger, triomphant,
Ta chlamyde flottante abandonnée au vent!
Sur ton front, dans tes yeux, que la Grèce ravie
Admire, en t'adorant, le mouvement, la vie!
O dieu jeune, dieu libre, ô dieu plein de beauté,
Montre-nous comme on marche avec grâce et fierté*!

* Ces vers et quelques autres qui prennent ici leur vraie place avaient été retranchés de la dernière édition de *Marie*.

L'ÉGLISE BYZANTINE.

De l'union des temps religieux symbole,

Salut, art opulent, ô bel art byzantin,

Où l'Europe et l'Asie ont mêlé leur parole

Dans un accord libre et divin!

L'Esprit s'était enfui des temples de l'Attique,
Pour son âge nouveau leur voûte manquait d'air;
Et voici qu'attristé du sombre arceau gothique,
Il cherche un autre asile aussi calme et plus clair,
A lui-même plus harmonique.

Tu pourras l'accueillir, art humain et sacré,
Avec toi l'âme monte à Dieu sans s'y confondre :
Salut, docte formule, ô modèle épuré,
Où des temps opposés les lois viennent se fondre!

Toscane.

LE VOYAGE D'ITALIE.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

Même (on nous l'a dit) un jeune homme.
Parti du nord pour un été,
Vieillard n'avait point quitté Rome :
Captif comme Merlin dans un cercle enchanté.

Tant ce beau soleil nous pénètre!
Tant l'art nous remplit de sa foi!
Aperçu, souvenir peut-être
De ce monde idéal que chacun porte en soi.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient;
C'est comme une douce folie;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

Milan.

LE CHANT DE LA COUPE.

Aime ton humble coupe. Elle est de buis, qu'importe!

Le buis solide et dur sied au barde breton :

Et sur le pied d'étain qui l'orne et la supporte,

Dans un double idiome on peut lire ton nom.

Vois, nul encor n'a bu dans la coupe celtique.
Toi-même la creusas de tes pieuses mains,
Evoquant, évoquant les Esprits d'Armorique
Depuis près de mille ans couchés sous les dôl-mens.

Tous se sont éveillés ! Mélodieuse troupe,
Ils sont venus à toi comme des échansons;
Et voilà qu'enivrés aux vapeurs de ta coupe,
Sur les bourgs de Cornouaille ils sèment tes chansons.

Un soir, il t'en souvient, pour braver ton étoile,
Tu la remplis de vin rafraîchi dans l'Ellé,

Une vierge était là plus blanche que son voile,

Et cette belle enfant te disait consolé.

Aime ton humble coupe, et de vin ou de cidre

Emplis-la jusqu'aux bords pour noyer tes douleurs,

Si les flots fermentés laissent surnager l'hydre,

Alors, les yeux au ciel bois ton fiel et tes pleurs.

HYMNE.

> Le Dieu du mystère est Trois; il est le soutien des êtres émanés de sa grâce... il est le thème du chant.
>
> OWEN.

I.

Pure essence de tout, dont un nombre est l'emblème,

Combien de fois, type suprême,

Trouvas-tu ton bonheur à sortir de toi-même?

Combien, après tes longs travaux,
Beau triangle mystique aux trois côtés égaux,
Es-tu rentré dans ton repos?

Puissance, Amour, Sagesse, ô mouvant équilibre!
Accord triple qui toujours vibre!
Dans ses épanchements force incessante et libre!

Nos temps venus, sainte Unité,
Tu te développas selon ta volonté,
Et l'univers fut enfanté.

Belle œuvre harmonieuse en tout ce qu'elle enferme,
Où, comme la fleur à son germe,
Chaque être répondait à son principe et terme.

Pour l'homme simple mais complet,
Sans voile dans les cieux le triangle brillait,
Admirant en lui son reflet.

Crime ou faiblesse, un jour —(Trinome, grâce! grâce!)
Amour, Sagesse, tout s'efface!..
Toi seul, Père indulgent, n'as point caché ta face.

II.

Homme marqué du sceau fatal,
A présent suis la voie où t'a lancé le Mal,
Esprit boiteux, cœur inégal!

Des humaines erreurs va dérouler la trame,
Et triste de ton propre blâme,
Tâche par le savoir de refaire ton âme.

O labeur toujours avorté!
Entrevoir l'astre pur toujours d'un seul côté,
Jamais toute la vérité!

Pèlerin vague, errer de système en système,
Et, l'œil louche, la face blême,
Étudier le monde et soi comme un problème!

Seigneur, il est long le détour
Qui doit ramener l'homme à son premier séjour,
Jardin de candeur et d'amour.

Sur sa route pourtant vous lui versez la manne,

Et celui qui de vous émane,

Père, vint racheter ce captif d'Arimane.

Et Lui, l'Esprit, l'ardent Milieu,

Sur ce front autrefois illuminé par Dieu

Descendit en langues de feu.

III.

Ainsi, marchant vers vous, Sagesse, Amour, Puissance,

Sous l'arbre vert de sa naissance

L'homme un jour s'assoîra fort d'une autre innocence.

Le théâtre de son labeur,

Ce monde, il le rendra baigné de sa sueur,

Changé, mais comme lui meilleur.

Et toi, triple clarté, que nul œil n'a sondée,

Mais que tous voyaient en idée,

Des dôl-men de la Gaule aux autels de Judée,

Dans ton éclat primordial,

Tu brilleras encor sur ton ciel de cristal,

Beau triangle équilatéral !

VÆ VICTIS.

Hos ego Venetos (Gallos) existimo Venetiarum ad Adriaticum sinum esse auctores.

STRAB. Liv. IV.

L'écho des temps passés n'est-il pas mort en vous,

Gaulois-Italiens? Savez-vous qui vous êtes?

De graves érudits vont répétant chez nous :

« Oui, les Vénitiens sont enfants des Vénètes. »

Et moi de votre gloire amoureux et jaloux,

Comme un frère je pleure ici sur vos défaites.

Ces hideux Autrichiens au visage épaté

Ce soir nous observaient, et lui, brave jeune homme,

Élevé dans l'orgueil de sa belle cité :

« Oh ! Venise accouplée à ces bêtes de somme ! »

Vinrent d'autres soldats leur baguette à la main,

Lui, pâle, m'entraîna par un autre chemin :

« Oui, fuyons, taisons-nous, car nous n'avons plus d'armes.

Ils ont pris nos couteaux, car nos couteaux tuaient.

Le dirai-je ? (et ses yeux se gonflèrent de larmes)

Nous, hommes d'un sang noble, ô dieux ! ils nous frappaient !

Væ Victis! mot cruel qui durement s'expie!

Le sais-tu, *Brenn** féroce, ô sauvage insensé?

Ainsi tu t'écriais, le fer sur l'Italie;

Hélas! sur tes enfants l'anathème a passé.

Vous donc, vainqueurs nouveaux, plus de parole impie:

Ce dard revient frapper le bras qui l'a lancé.

* *Brenn*, chef, d'où Brennus.

EN REVENANT DU LIDO.

Oh! malheur à celui dont la mâle constance
Veut braver sa fortune et braver l'existence ;
Qui, cent fois éprouvé, mais sourd à la frayeur,
S'obstine au fol espoir d'un avenir meilleur :

Au livre où de tout temps nos heures sont prédites
Ses yeux ne liront plus que des lignes maudites;
L'inflexible destin, d'un doigt mystérieux,
Trace autour de ses pas un cercle impérieux,
Et riant des combats où s'use sa faiblesse,
Dans le cercle fatal le ramène sans cesse,
Tant qu'épuisé d'efforts il tombe sans appui,
Victime de lui-même et victime d'autrui.
Lido ! Lido ! j'ai vu tes grèves désolées,
Ton sable jaune et fin où, confuses, mêlées,
On retrouve le soir les traces des serpents
Au soleil de midi déroulés et rampants :
Ici venait Byron, d'un œil mélancolique
Il regardait au loin briller l'Adriatique,
Ou, pour dompter son âme, il poussait au galop
Son coursier hennissant au bruit de chaque flot,

Et le noble animal écrasait les vipères

Qui gagnaient en sifflant leurs venimeux repaires...

Non, non, j'avais mal dit! Le courageux est fort.

Marchons sur les serpents et triomphons du sort.

Ah ! si tels que Jésus heureux dans les supplices,

Souvent vous ne mettiez dans vos pleurs vos délices,

Songeant que les pervers ne savent ce qu'ils font,

Ou si dans un mépris silencieux, profond,

Vous n'aimiez à garder vos amères pensées,

Comme dans l'arsenal des flèches amassées,

Hommes doux mais puissants, tout à coup au grand jour

Montrez l'âpre vigueur que cache en vous l'amour,

Saisissez le méchant, serrez-le sans relâche,

Et bientôt vous verrez le front pâle du lâche !

LA COURTOISIE.

La belle Courtoisie est née Italienne :

Par la ville elle va saluant de la main,

Et nul ne la peut dire ou noble, ou plébéienne;

Hors des murs, on la voit sur le bord du chemin

De loin reconnaissable aux lignes de sa tête,

Élégance lombarde ou grand type romain;

Si, près d'elle égaré, le voyageur s'arrête,

Avec discrétion elle s'approche aussi,

Et dans les mots choisis que son front pur reflète,

Désigne le sentier sans attendre merci.

LES POLES.

I.

Prêtre, te souvient-il qu'un soir, à Loc-Tùdî,

Au pied de ton autel je te surpris en larmes,

Serrant contre ton cœur le crucifix, tes armes,

Plongé dans la prière et presque anéanti ?

Au bruit seul de ma voix tu relevas la tête,
(C'était le front des morts, et non plus des vivants);
Alors, tournant vers moi tes yeux doux et fervents,
Tu me dis : « J'ai vaincu! combats aussi, poète. »

Parlant de l'Infini, du ciel et des élus,
Nous passâmes deux jours dans ton saint presbytère;
Les ailes de ton âme avaient quitté la terre,
Et l'espace et le temps pour toi n'existaient plus.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?

L'âme humaine, aisément lassée,

Fuit tes sommets de glace et l'ardent Équateur.

II.

Et vous, de la Nature infatigable prêtre,

Qui sondez, curieux, les causes de chaque être,

Et sur vos creusets tour à tour

Pâlissez d'épouvante et tressaillez d'amour,

Rappelez-vous l'instant où des profonds royaumes

La déesse évoqua ses myriades d'atomes,

Globules mouvants et gazeux

L'un l'autre s'attirant, et vous, homme, avec eux!

O terreurs de l'esprit! Déjà, comme un problème,
Dans le Tout, noir chaos, il se cherchait lui-même;
Car déjà vos pensers épars
De leur faisceau rompu sortaient de toutes parts.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?
L'âme humaine, aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent équateur.

LES TROIS PLAISIRS.

A Charles Coran

Penser, puis répandre sans bruit
Les vers qu'aisément on écrit,
Sont les trois plaisirs de l'esprit.

Aimer Dieu, son pays, sa dame,
Voilà les trois plaisirs de l'âme:
Plongez-la dans sa triple flamme.

Le bal au son lointain des cors,
La table et les tendres accords,
Tels sont les trois plaisirs du corps.

Plaisirs du corps, plaisirs de l'âme,
Et de l'esprit, tout nous réclame :
Plongeons-nous dans leur triple flamme.

A E.

I.

Le jour naît : dans les prés et sous les taillis verts
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,

Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir!
Sur sa tige oubliée, ah! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde!
Allons cueillir des fleurs! par un charme idéal
Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal,
Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson?
Tout chante et fleurit; c'est l'aurore!
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,

Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs! Et puis, avec ce doux fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau
Qui voile encor ma bien-aimée,
Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,

Elle doute longtemps qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

II.

Mes habits de Bretagne étaient là dans la chambre,
Costume sauvage et brillant :
Je songeais en les déployant
Aux lieux qui m'ont vu jeune, au retour en septembre.

Elle, tout au présent, riait de mes soucis ;
Ou sur mon passé, chose éteinte,
Revenant légère et sans crainte
(Mais s'abusant peut-être), écoutait mes récits.

Souvent les fruits lointains sont plus doux bien qu'étranges ;

Au cœur d'un autre on aime à voir,

A doubler par lui son savoir :

Notre esprit curieux se plaît à ces échanges.

— « J'écoute, disait-elle, allons, barde, chantez ! »

Et le front penché sur la glace,

Elle rattachait avec grâce

Ses cheveux, noirs bandeaux sur ses tempes jetés.

III.

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,

La bouche humide et fraîche ouverte à la gaîté,

Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme à l'air du matin
Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté ! que m'importait alors
Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'Arabe?
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe. —

Pardon, si tu le peux ! à tes genoux pardon !
Lorsque, le cœur brisé, pâle, et dans l'abandon,

Plus faible que toi, faible femme,
Je vins tout éploré te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes! ô soupirs! ô mystères d'amour!
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée;
Êtres deux fois doués! Êtres puissants et doux!
Vous domptez notre force; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

IV.

Ah ! dis-moi, jeune femme, autour de ta demeure
N'entends-tu pas de voix qui pleure?
Comme moi tu perdis le rire aux ailes d'or ;
Mais ton crédule espoir l'appelle-t-il encor ?
Heureuse d'espérer ! — Après un long silence,
Lorsqu'un hymne en secret de mon âme s'élance,
Ce n'est plus vers mes jours de printemps et de fleurs ;
C'est assez d'écarter de moi l'ange des pleurs,
Cet ange toujours pâle et toujours lamentable
Qui pleure à mon chevet et qui pleure à ma table.
Mais si le rire ailé rentre dans ma maison,
Si l'été qui fleurit sèche sous un rayon

Mes larmes, tu verras la chanteuse alouette
Envier dans le ciel ma voix qu'on dit muette,
Les bardes, s'éveillant, diront : « C'est lui ! c'est lui ! »
Et les tranquilles eaux du Leff... mais aujourd'hui !...
Ah ! dis-moi, jeune et douce femme,
N'entends-tu pas de voix qui pleure dans ton âme ?

V.

Si je viens à passer, sur ton front, en tremblant,
Hélas ! n'abaisse plus ainsi ton voile blanc,
Toute rouge et toute troublée ;
Au bras qui te conduit n'attache plus ton bras ;
Comme pour m'éviter, ne presse plus tes pas
Vers quelque solitaire allée.

Eh bien ! si ma rencontre importune tes yeux,
Parle avec confiance et décide en quels lieux
Il faut pour toi que je m'exile ;
Ton amour fut ma paix, mon bonheur, mon soutien,
Qu'aujourd'hui mon repos ne trouble plus le tien ;
Commande, je serai docile.

Alors tes yeux ternis reprendront leur azur,
Le jour, comme autrefois, naîtra limpide et pur,
La nuit s'écoulera sans fièvre ;
Tu t'abandonneras à ta sécurité,
Et l'innocence aimable, et la douce gaîté
Souriront encor sur ta lèvre.

Dis un mot et je pars. — Sans trop d'ennuis pour toi,
Si je puis cependant demeurer, souffre-moi;
Et, lorsqu'au détour d'une rue,
Tout à coup devant toi m'offrira le hasard,
Passe libre et sans peur; ne crains pas mon regard;
Je ne t'aurai pas reconnue.

Seulement, (je t'en prie!) oh! quand tu seras loin,
Quand je pourrai braver et soupçons et témoin,
Vers toi que je tourne la tête,
Pour observer encor ton pas modeste et lent,
Et tout ce qu'à mon cœur ce marcher indolent
Rappelle de grâce secrète.

Alors, alors mon cœur bondira ! mille accords,

Mille vœux dans mon cœur retentiront alors,

Et se répandront sur ta route ;

Et mille illusions, mille prospérités,

Comme des anges purs iront à tes côtés,

Si ce jour-là le ciel m'écoute !

A PLUS D'UN.

Dans ton intérêt ne te corromps pas.

Ta jeunesse aima les plus belles choses,

L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,

Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

Obscurci longtemps par une colline,

Ton astre rayonne et prend son essor,

Hélas! dirons-nous devant l'astre d'or:

L'esprit monte au ciel et l'âme décline.

Dans ton intérêt ne te corromps pas.

Ta jeunesse aima les plus belles choses,

L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,

Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

LES CORNEMUSES.

Un pauvre italien de Parme ou de Ravenne,

Jouant de la *piva* tristement se promène;

Or, nul pour l'écouter ne s'arrête, et l'enfant

De maison en maison toujours s'en va chantant.

Un seul, au premier bruit de l'instrument rustique,
Tressaillit (il venait celui-là d'Armorique) :

Ami, prends cet argent et sonne encore un air !
Vous, mes yeux, fermez-vous à ce ciel pur et clair !

Ah ! le *corn boud* résonne au loin, l'océan fume,
Et la fille d'Arvor a passé dans la brume ;

Plus légère en passant qu'une biche aux abois,
Ou qu'une blanche fée aux clairières des bois...

Sonne encore, ô *piva*, sonne, instrument sauvage !
Une voix te répond sur un autre rivage ;

De l'est à l'occident, pays, répondez-vous,
L'un si cher à mon cœur, l'autre à mes yeux si doux!

Qu'aujourd'hui ma province en songe m'apparaisse,
Là tous mes souvenirs, là toute ma tendresse;

Un jour si le *corn-boud* chante aux brouillards d'Arvor,
Je dirai : levez-vous devant moi, pays d'or!

Et la rouge Sabine et l'Italie entière
Éblouiront mes yeux avides de lumière.

L'ASILE.

Reposons-nous ailleurs, le doute a hérissé
De trop de dards aigus la couche du passé.
Mais croire, mais aimer quand toute âme s'envole,
Et quand chaque matin voit tomber chaque idole!

Cependant, il le faut, croyons, aimons encor,
Croyons bien aux plaisirs et pour eux aimons l'or,
Croyons à cela seul qu'on ne doit plus rien croire,
Hors aux baisers cueillis sur un beau front d'ivoire
Dieu mort, ils ont tué l'amour et l'amitié :
Croyons tous au malheur sans croire à la pitié,
Et cherchons loin, bien loin, un asile suprême
Pour oublier enfin les autres et nous-même.
O vous, frères amis, qui d'un monde hideux
Voyageurs éplorés, êtes sortis tous deux,
L'un éteignant sa vie au creux de la vallée,
L'autre emportant au cloître une âme désolée,
Mais tous deux expirant d'une si douce voix
Que votre sol natal en agita ses bois,
Ah ! s'il est loin du monde un lieu sûr où l'on dorme,
Répondez, Amaury, dites, Joseph Delorme,

Où le lit est meileur, et le sommeil plus long :

Est-ce à l'ombre du cloître ? Est-ce au creux du vallon ? —

En nous-mêmes peut-être il est un sûr refuge

Où l'âme en descendant sait juger qui la juge,

Un sanctuaire calme où le doute acéré

Malgré tous ses replis n'a jamais pénétré :

Beau temple intérieur tout rempli d'eaux lustrales,

De mets fortifiants et d'essences vitales.

Si les corps sont régis par l'éternelle loi,

Sonde ta destinée, âme, et rassure-toi !

Quel Titan espéra dans ses deux mains géantes

Détruire une de vous, molécules vivantes ;

Ou de l'âme déserte exiler sans retour

La divine espérance et le divin amour ?

LA PLAINTE DE SILVIO.

En traversant la vallée

Et les monts couverts de bois,

Une voix douce et voilée

Jusqu'à notre âme est allée.

La douce et touchante voix!

— « Entendez-vous, dit mon guide,
Le chant du pauvre Silvio?
Lorsqu'en sa prison humide
Il chante, oh! sa voix timide
Dans mon cœur trouve un écho. »

— « A la voix qui te supplie,
Pourtant tu n'obéis pas;
Et ta mère l'Italie,
Par ses bourreaux avilie,
En pleurant te tend les bras! »

Apennins.

JACQUES.

EPISODE.

I.

LE MARI.

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme,

Mon Paul, un gros baiser. Encore un! encore un!

Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme;

Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeûn.

LA FEMME.

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échafaudages.

Ah! pour nous mettre en deuil il suffit d'un faux pas.

Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages.

Vraiment le long du jour ici je ne vis pas.

LE MARI.

La bâtisse s'achève; avec notre ami Jacques,

Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :

Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques!

Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

II.

Courage! Encore une journée
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée :
Courage, apprentis et maçons!

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats plein leurs paniers,
Comme ils sont vifs sur les échelles!
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête :

Au pignon il faut le planter.

Les plumes au vent sur le faîte,

Voyez-vous le moineau chanter ?

Eux, ce soir, les gars de Limoge,

Du travail chanteront la fin ;

Et vous entendrez votre éloge,

Bourgeois, si vous payez le vin.

III.

LA FEMME.

— « Sainte mère du Christ, vous êtes mon refuge,
Le matin je vous prie et le soir derechef :
Des frayeurs d'une femme, hélas! vous êtes juge,
Vous-même avez tremblé pour votre bon Joseph.

Comme moi vous n'aviez, recours des indigentes,
Que les deux bras du saint appelé votre époux,
Au risque de ses jours élevant des charpentes,
Construisant des maisons qui n'étaient pas pour vous.

Mais votre esprit veillait ! Moi, faible et presque morte,
Que puis-je pour celui qui me donne ses jours ?
Vierge, comme son corps rendez son âme forte ;
Dans ses hardis travaux soutenez-le toujours.

IV.

Dieu ! quelle rumeur sur la place ! —
« A l'aide, à l'aide, Limousins !
« Du foin, de la paille ! oh ! de grâce,
« Des matelas et des coussins ! » —

« Si l'un à cette pierre blanche

« Peut s'accrocher, ils sont sauvés...

« Ah! tous deux font craquer la planche!

« Ils vont tomber sur les pavés. »

Et vers l'étai qui se balance

Tous restent là les bras en haut;

Alors, dans le morne silence,

On entendit sur l'échafaud :

— « J'ai trois enfants, Jacque, une femme! »

Jacque un instant le regarda :

« C'est vrai! » reprit cette bonne âme,

Et dans la rue il se jeta.

V.

Ah! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
Toi que j'appelai Jacque, ô brave compagnon!
Inconnu, qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom!

Sommes-nous au-dessous des temps de barbarie?
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté!
Ils ne t'ont point nommé saint de leur confrérie!
Les rimeurs se sont tû! l'orgue n'a point chanté!

Des amis (un surtout) pleurant sur ton cadavre,

Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur :

Honte à qui voit le mal sans que le mal le nâvre,

Ou qui voyant le bien n'est ivre de bonheur!

VŒU DE L'ART.

De beaux marbres mirant leur front dans un bassin,
Épurent, en passant, les yeux des jeunes mères,
Qui moulent le fruit de leur sein
Sur ces merveilleux exemplaires.

Par le clairon des vers, de beaux faits répétés
Éveillent à l'honneur plus d'une âme affaiblie,
Les grands hommes sont imités,
Et la vertu se multiplie.

Heureux effet de l'art, produit harmonieux,
Alors qu'on voit s'unir dans une seule trame
La beauté qui charme les yeux
Et la beauté qui touche l'âme.

AUX ENVIRONS D'ALBANO.

Bois où se sont perdus Merlin et Viviane,

Aviez-vous plus d'arôme aux coupes de vos fleurs?

Plus d'émail à vos pieds? Sur la verte liane

Les oiseaux brillaient-ils de plus riches couleurs?

O délices du lac d'Albane!

Calme et parfum ! Et puis des couples gracieux
Qui la main dans la main, lentement, sous les chênes,
Vont chercher quelque danse aux collines prochaines.
Je passe et poliment on me sourit des yeux.
Ainsi, vers Comanâ, cheminant un dimanche,
De chaque feutre noir, de chaque coiffe blanche,
M'arrivait un bonjour, mais grave et sérieux.

Ébloui des splendeurs de cette terre épique,
A midi je m'assieds sous la chaleur du jour ;
Je tourne encor les yeux vers la Sabine antique,
Puis, vaincu, je les ferme au bruit d'un chant rustique :
Un jour Milton dormant eut un baiser d'amour.

Pour les dames allant vers leur villa de marbre
Sans gloire et sans lauriers mon front ne brille pas;
Mais, filles d'Albano, sous l'ombre de cet arbre
Arrêtez, arrêtez vos pas!
Les lèvres qui chantaient ma jeune paysanne,
S'ouvrent encore et mon cœur en émane...

LES DEUX FLEURS.

A Xavier Marmier.

Écrase à tes pieds la mélancolie,
Cette fleur du nord et d'un ciel souffrant,
Dont le froid calice inondé de pluie
S'exhale en poisons et trouble Ophélie
Le long du torrent.

Mais aux bords latins si tu veux descendre,
La tristesse y croît, fleur bonne au plus fort,
Qui rend l'homme doux et la femme tendre,
Et calme l'esprit quand il faut s'étendre
Aux draps de la mort.

ASPIRATIONS.

Que de fois mon esprit a crié : liberté !

Quand mon cœur murmurait tout bas : autorité !

Admirons la pensée aussi libre que l'aigle,

La suprême raison qui trouve en soi sa règle,

Le peuple déjà mûr à proclamer ses droits
Et qui dans son forum semble un conseil de rois;
Mais aimons le ramier fidèle à sa colline,
La pensée humble et douce et la foi qui s'incline;
Aimons l'homme ingénu que son cœur seul défend
Et le peuple soumis à Dieu comme un enfant.
Vous fûtes mon soutien à travers cette vie,
Sœur de la Piété, noble Philosophie!
Ma force vient de vous. Fatigué, sans chemin,
Vous m'avez prudemment ramené par la main,
Et dans un ciel d'été comme on voit les étoiles,
Votre doigt m'a montré le beau pur et sans voiles;
Et pourtant bien des fois lisant dans vos jardins,
Sous vos portiques frais entourés de gradins,
Je songe encore au temple, à ses riants symboles :
Mon cœur faible a besoin du lait des paraboles.

Hélas! il fut un temps où la terre et le ciel
Chantaient et célébraient un hymne universel,
Sur le sommet des monts, sur les eaux, dans la plaine,
Quand tout vague soupir, toute voix, toute haleine,
Étaient les mille accords de ce clavier divin
Que les anges de Dieu faisaient vibrer sans fin :
Instrument plein d'amour, concert sublime et tendre,
Que l'oreille de l'homme alors pouvait entendre;
Car lui-même parlant un langage inspiré
De la création menait le chœur sacré!

Rome.

AUX PRÊTRES DE BRETAGNE.

Des hommes éloignés du sol de leurs ancêtres,

Par force, par devoir, ou par un vague ennui,

A vous, chefs du troupeau, nos évêques, nos prêtres,

Ces Bretons inquiets écrivent aujourd'hui.

Nous n'irons pas troubler les pères et les mères,
Vous, leurs guides secrets, cette lettre est pour vous;
Et n'ayant à parler que de choses amères,
Nous ne parlerons pas dans la langue de tous.

Est-il vrai? dans les bourgs et les plus humbles trèves
Les écoles d'enfants surgissent par milliers,
Tant que le bruit des flots murmurant sur les grèves
Ne pourrait plus couvrir la voix des écoliers.

Bien! Il faut que la terre où toute vie abonde
Reçoive et rende un jour la semence des blés,

Et que l'esprit de l'homme, autre terrain, féconde
Les germes immortels en lui-même assemblés.

Mais, prêtres, est-il vrai ? Dans ces classes sans nombre
Notre langage à nous ne résonne jamais ;
Nos vieux saints ont pleuré dans leur chapelle sombre :
« Las ! dit Hoel, les fils des guerriers que j'aimais ! »

Donc, à notre retour, du milieu de la lande
Le joyeux *halliké* ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande,
Et nous serons pour eux comme des inconnus.

Oh! l'ardent rossignol, le linot, la mésange
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix :
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété, c'est une de ses lois.

Tzar impie et sauvage! au front de tous les Slaves
Il veut aussi poser un signe universel,
Et sa main couperait la langue des esclaves
Fidèle à l'idiome inspiré par le ciel.

Le dur niveau partout! — O prêtres d'Armorique,
Si calmes, mais si forts sous vos surplis de lin,
Anne laissa tomber le joug sur la Celtique :
Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin!

Par-delà le détroit, chez nos frères de Galles,
On n'a point oublié la bannière d'azur;
Le barde vénéré siége encor dans les salles,
Et des livres fervents prônent le grand Arthur!

Prêtres, je vous le dis : vous, nos maîtres, nos sages,
Refroidissant les cœurs par trop d'austérités,
Vous avez aboli les antiques usages,
Et le peuple ennuyé rêve les nouveautés.

Devant vous les lutteurs se sauvent de Cornouailles,
Vous coupez les cheveux des jeunes gens de Scaer,

Et, pasteurs des esprits, vous n'avez pour vos ouailles
Qu'un breton incorrect et d'un mélange amer.

Niveleurs imprudents ! la vieille langue éteinte,
Tous les vices nouveaux chez vous arriveront,
Et si vous élevez sur l'autel la croix sainte,
Nul au pied de la croix n'inclinera son front.

Dieu vous donna le soin de la vivante chaîne,
Il en est temps, soudez ses mystiques anneaux;
Affermissez le roc où doit grandir le chêne;
Entretenez la digue où s'amassent les eaux. —

Et toi dont le premier j'ai chanté les bruyères,
Qui vivras dans mes vers avec tes chastes mœurs,
Pardonne-moi, Bretagne, et pardonne à mes frères
Si nous jetons de loin ces sinistres clameurs !

Tout amour est craintif ! Puis, une telle crise
Semble bouleverser tes flancs près de s'ouvrir !...
Mais, fidèle à toi-même et gardant ta devise,
Bretagne, tu diras encor : « *Plutôt mourir !* »

TALISMANS.

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,

Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

◇

I.

Les vers comme les chants ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.
Dans ton berceau d'osier, un matin, cher enfant,
On cachera ces vers : leur pouvoir te défend;
Mais vers Clone-menâ, froid pays de ta mère,
Un jour, quand tu suivras le daim sur la bruyère,
Pense au barde breton, alors muet vieillard,
Et chante au son du cor ses vers dans le brouillard :
Les chants comme les vers ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.

II.

Bonne grand'mère, à toi les célestes soutiens,

Ce chapelet béni par le chef des chrétiens !

Auprès de ton fauteuil suspends-le dans ta chambre,

Vois, ses cinquante grains sont d'aloès et d'ambre :

Qu'ils parfument entre eux ton modeste réduit,

Et, t'occupant le jour, te consolent la nuit!

L'hiver de notre vie est souvent morne et sombre,

Et de tes pleurs secrets seule tu sais le nombre;

Prends donc ce chapelet, et puisse chaque grain

Défilé sous tes doigts entraîner un chagrin.

III.

Celui qui recevra cette feuille séchée,

De mon envoi pieux aura l'âme touchée.

A Sant Onofrio je la cueillis un soir

Sous le chêne du Tasse, ombrage calme et noir

Où jadis entouré de moines au front blême,

Lui, plus triste qu'eux tous, leur lisait son poëme :

Là vint pour s'abriter le grand infortuné

Attendant que le jour du triomphe eût sonné,

Et c'est là qu'il mourut; car nous autres poëtes,

Toujours nous demandons des couvents ou des fêtes.

✧

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,

Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

LE VIEUX COLLÉGE

A la mémoire de M. Sallentin.

Dans une ville, en Flandre, et tout près des remparts,

(Car un triple fossé l'enclot de toutes parts),

Il est dans cette ville un grand et vieux collége.

Les cours durant deux mois sont couvertes de neige;

Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours,
Et ces odeurs, ces bruits, se mêlant à l'étude
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.

Aussi, lassé du monde, un jour je voulus voir
Les toits du vieux collége, et la cour, le parloir
Où, jeune et haletant sous ce ciel de fumée
Je vins, enfant breton, de ma lande embaumée :
Ces lieux où j'arrivai jeune et rempli d'effroi,
J'y revenais chercher ce qu'ils gardaient de moi.

En deux jours s'accomplit ce voyage facile.
Aussitôt je montai vers les murs de la ville;
Et là, dès le matin, assis sur le gazon,
Je regardai longtemps notre ancienne maison.

« Au-devant de la vie allons avec courage,
M'écriai-je; acceptons les devoirs d'un autre âge;
Que l'enfant devienne homme et marche à l'avenir;
Mais de ce long trajet sachons-nous souvenir :
Celui-là vit deux fois de qui l'âme naïve
Des âges tour à tour garde une empreinte vive,
Et sous ses blancs cheveux, dans sa voix, son regard,
Montre à la fois l'enfant, l'homme mûr, le vieillard.

Ainsi puissé-je vivre et, depuis mon enfance,
Joindre l'âge qui fuit à l'âge qui s'avance,
Dans ma pensée unir ma tombe à mon berceau,
Sans qu'à toute la chaîne il manque un seul anneau!
Quel vieillard désolé, qui, fouillant dans son âme,
La croyait pour jamais éteinte à toute flamme,
Bien loin dans sa jeunesse enfin n'a retrouvé
Un reste de chaleur sous la cendre couvé;
D'une douce amitié quelque vive parcelle;
Un amour tiède encore; et de leur étincelle
N'a senti s'animer un sang stérile et vieux
Et des éclairs de joie illuminer ses yeux. »

Moi-même, à ces pensers, sentant ma force accrue,
Du collége en courant je pris l'étroite rue;

Et bientôt j'entendais les chansons du portier
Et l'affreux grincement des dents de son métier,
Lorsqu'au bruit de mes pas quelqu'un poussa la grille,
Et je fus entouré de toute la famille.
Dans la loge, parmi ces gens gais et dispos,
Ce furent entre nous bien des joyeux propos;
Pourtant j'étais pensif, car midi sonnait l'heure
Où les jeux animaient jadis notre demeure,
Et la cour restait vide, et les bruyantes voix,
Les cris n'éclataient pas dans l'air comme autrefois.
Mais, en regardant bien, devant les vitres sombres
Je voyais deux à deux passer de grandes ombres,
Des lignes se croiser et des fantômes blancs
Dans les angles des murs s'enfoncer à pas lents;
Et lorsque j'écoutais : en bas de la fenêtre,
Des bruits qu'on eût en vain tâché de reconnaître,

Des soupirs étouffés, des plaintes et des toux
De moment en moment s'élevaient jusqu'à nous.
Troublé, j'ouvris la porte; une odeur douce et fade,
Telle que sur son lit en exhale un malade
Me saisit tout à coup; près de me trouver mal,
Je vis que le collége était un hôpital.

Hideux et tout perclus, courbés sur leurs béquilles,
Autour des bâtiments et le long des charmilles,
Plus de trente vieillards, usés d'âme et de corps,
Silencieusement erraient comme des morts;
Étendus au soleil d'autres tremblaient les fièvres;
Ou cherchant un peu d'air ouvraient leurs pâles lèvres;
Et d'autres, n'ayant plus de force pour souffrir,
Semblaient à cette place être venus mourir,

Si bien qu'en s'appelant les deux enfants, mes guides,
Que n'épouvantaient plus ces figures livides,
Seuls firent plus de bruit dans cette triste cour
Que les trente vieillards qui rôdaient à l'entour.
Quelques-uns pour nous voir soulevèrent la tête,
Et par beaucoup d'efforts redressant leur squelette,
Arrêtèrent sur nous un regard sans clarté,
Mélange de souffrance et de stupidité :
Toute leur vie était dans ce regard sincère;
Mais une vie, hélas! si pleine de misère,
Que mes vers ne pourraient jamais en dire assez
Sur tant de maux présents, sur tant de maux passés.
Voilà ce qu'on voyait dans cette cour étrange
Et comment, jeune encor, j'appris comme tout change.

On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue :
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici je grandissais, et par quels habitants
Nous étions remplacés après si peu de temps.
Le monde m'apparut dans toute sa tristesse.
Moi, loin de mon enfance et loin de ma vieillesse,
Ainsi qu'un voyageur entre deux sommités,
Je mesurais la vie à ses extrémités ;
Et voyant tant de force autrefois dépensée,
De science aujourd'hui sans profits amassée,
Je cherchais dans mon cœur ce qu'on ne pourra voir
Ensemble réunis, la force et le savoir.

Alors l'un des vieillards, l'aumônier, sage prêtre
Qui d'après quelques mots me devina peut-être,
Me dit en souriant : « Si vieillesse pouvait ! —
« Ah ! repris-je aussitôt, si jeunesse savait ! »
Ainsi de ces deux mots de l'humaine sagesse
Tous les deux nous sentions la sévère justesse ;
Lui, chargé d'un savoir inutile aujourd'hui,
Moi qui courais sans frein au même but que lui.

Cependant, m'abreuvant à cette amère source,
Et d'un pas résolu je reprenais ma course,
Comme quelqu'un nourri de fiel et de dégoût,
Mais ferme et qui s'obstine à vivre jusqu'au bout ;
Et, seul je visitai les études, les classes,
L'endroit où l'on jouait durant le temps des glaces,

Et ce n'étaient partout que sombres ateliers,
Que malades errants de paliers en paliers;
Les infirmiers de loin montraient leur face pâle,
Et la maison semblait en deuil et toute sale.

Après bien des détours, dans un grand corridor
(Dernier coin habité qu'il fallait voir encor,)
J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne;
Mais au dedans, hélas! on n'avait rien laissé :
Mon nom sur la muraille était même effacé;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,

Tout avait disparu ! Dans ma chambre, ô mystère !
Sans oreille et sans voix, gisait un grabataire !
Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
Ses yeux chargés de pleurs, se tournaient vers les cieux,
Et cherchaient une image aux lambris étendue :
On y voyait dans l'air une croix suspendue
Et sur terre un martyr à sa claie attaché,
Qui regardait le Christ dans le ciel bleu penché ;
Or, le sang répandu par la divine plaie,
Comme un baume arrosait le martyr sur sa claie,
Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur,
Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus, vieillard sans espérance,
C'était là ton recours dans ta longue souffrance !

Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras!
Par tes sourds râlements, par tes larmes, sans doute,
Du sang miraculeux tu cherchais une goutte;
Et tu disais : « Seigneur, penchez-vous par ici!
Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi! »

Assez, assez de cris, de tortures, de larmes!
Laissons venir le sort, à présent j'ai mes armes.
Sortons de cette chambre! Assez, assez de pleurs!
L'âme mûrit bien vîte à ces grandes douleurs.

Ainsi de ce collége où commença ma vie,
Pour la seconde fois je faisais ma sortie;

Mais j'avais l'air plus grave et le pied moins léger,
Car je ne rentrais plus au monde en étranger.

La douleur! voilà donc, Seigneur, le joug suprême
Où celui qui vous hait et celui qui vous aime
Passent également; et vos plus chers élus
Sont ceux que votre main, dit-on, courbe le plus.
Pourtant, grâce, Seigneur! Je saurais mal connaître,
Au bras qui sans pitié nous poursuit, un doux maître.
La douleur, ô mon Dieu, quand elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi;
Toujours, quand reparaît son sceptre, je m'étonne;
Si ma tête s'incline au bruit du ciel qui tonne,
La clarté d'un beau jour m'attire vers les cieux,
Et je me sens meilleur lorsque je suis heureux.

LETTRE A LOIC.

Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre,
    Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
    Sur les landiers de l'Aven brille encor.

Ici les lieux sont tels que dans l'antique idyle :
La vigne est fraîche et pend aux branches de l'ormeau,
Chaque vallon renvoie un bruit de chalumeau,
Et voici l'humble case avec son toit d'argile.
Prends garde, pèlerin! sous ce vert coudrier
Une bergère fuit l'appel du chevrier;
Le bouc saute à l'entour; aux cris de la cigale
L'amoureuse colombe en paix couve ses œufs;
Le taureau va suivant sa compagne, et les bœufs
Au loin, le long des prés, tondent l'herbe inégale.

Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor,
Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre.

LE GLADIATEUR.

A Édouard Turquety.

Dans Rome capitale, impératrice et reine,

Cent mille spectateurs, l'œil fixé sur l'arène,

Y regardaient mourir

Le beau gladiateur qui, couché sur le sable,
Étouffait dans sa gorge un râle insaisissable,
Sans paraître souffrir.

Car c'était là sa gloire à lui, vaillant athlète,
De périr noblement et sans baisser la tête,
Mais tourné vers les cieux ;
Il fallait, pour mieux plaire à son juge terrible,
Que la mort fût décente et que l'instant horrible
Ne blessât point les yeux.

Ainsi, poètes saints aux deux ailes de flamme,
Qui parcourez le monde en répandant votre âme
A travers les chemins,

Quand vous mourez d'ennuis autant que de vieillesse,

Au suprême moment levez avec noblesse,

Levez au ciel les mains.

A S. MAUTO.

(Nom italien de S. Malô.)

Comment, bon saint Malô, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand, fatigué de voir et d'admirer toujours,

Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah ! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut ! et, durant quelques jours,
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malô, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.

Hier encor j'errais, et maisons, monastères,
Théâtres, tout dormait ; le Tibre coulait noir,
Et je suivais ses bords lorsque, par ce beau soir,
Saint-Pierre m'apparut inondé de lumières ;
On avait allumé pour un saint inconnu
Cette fête magique où seul j'étais venu ;
Des milliers de flambeaux (grandeurs toutes romaines !)
Éclairaient sans témoins et le dôme et la nuit,

Et sous la colonnade on entendait le bruit
Des immenses fontaines :

Éclat du Vatican, luxe pontifical,
M'écriai-je, ici-bas vous n'avez point d'égal !
Le ciel allume seul une pareille fête
Délices de l'Arabe errant dans les déserts ;
Immobile et serein, seul, après la tempête,
Sur l'Océan plaintif il tient ses yeux ouverts,
Pour apaiser la vague et les grands monstres verts ;
Malô, de tels flambeaux scintillaient sur ta tête,
Quand, guidant ton esquif, un ange aux ailes d'or
T'envoyait convertir les païens de l'Arvor !

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front :
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel ils mettront une fleur
De la ville éternelle.

L'HOTELLERIE.

Nous sommes de gais voyageurs,
Un peintre de Baden, un sculpteur, des poëtes,
Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,
Les fermant aux soucis rongeurs :
Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs.

Pays du Latium, adieu !
Au pied de ses volcans voici la Grande-Grèce,
Où l'esprit est esclave et la terre maîtresse :
Salut à la terre de feu !
Pays du Latium et d'Étrurie, adieu !

Vienne Liber, le dieu pourpré !
Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne.
Et moi qui me rappelle aisément la Bretagne,
Sous ces vignes je chanterai :
Auprès du barde blond vienne le dieu pourpré !

CHANT DE LEZ-BREIZ.

Traduit du *Barzaz-Breiz*, et antérieur au XVe siècle.

I.

Entre deux seigneurs, français et breton,

Un combat eut lieu, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,

Que Dieu le soutienne et marche avec lui!

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,

Éveille un matin son jeune écuyer.

« — Page, éveille-toi, car le ciel est clair;

Page, apprête-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,

Au sang des Français je veux la rougir.

— Maître, vous avez mon cœur et ma foi,

A cette rencontre irez-vous sans moi?

— Que dirait ta mère, enfant sans raison,

Si je revenais seul vers sa maison?

Si ton corps restait au milieu des morts,

Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

— Maître, au nom du ciel maître, parlez bas,

Et marchons tous deux à vos grands combats.

Des soldats français je n'ai nulle peur,

Dur est mon acier et dur est mon cœur.

Maître, où vous irez avec vous j'irai.

Où vous combattrez, moi, je combattrai. »

II.

Le seigneur Lez-Breiz, des Bretons l'appui,
Allait au combat, son page avec lui.

Passant à l'Armor, tout près du saint lieu,
Il voulut entrer et prier un peu :

« Quand je vins chez vous, sainte Anne d'Armor,
La première fois, j'étais jeune encor.

Avais-je vingt ans ? Je ne le crois pas :
Pourtant j'avais vu plus de vingt combats.

Combats où mon cœur fit bien son devoir,

Mais gagnés surtout par votre pouvoir.

Si dans mon pays sans mal je reviens,
Mère, vous aurez part dans tous mes biens.

Un cordon de cire épais de trois doigts
Autour de vos murs tournera trois fois.

Dame, vous aurez, pour prix de mes jours,
Robe de brocard, manteau de velours.

Vous aurez aussi bannière en satin
Avec un support d'ivoire et d'étain.

Sept cloches d'argent sur votre beau front,
Le jour et la nuit, gaîment chanteront.

Puis j'irai trois fois remplir à genoux
Votre bénitier : Mère, entendez-vous ?

— Chevalier Lez-Breiz, va combattre, va !
Ton rival est fort, mais je serai là »

III.

« J'aperçois Lez-Breiz suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

Bon ! un âne blanc est son destrier,
Beau licol de chanvre et même étrier.

Il a pour escorte un page, un enfant,
Mais ce nain, dit-on, vaut presque un géant.

— J'aperçois Lorgnèz suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

J'aperçois Lorgnèz tout cuirassé d'or,
Ils sont dix, et dix, dix autres encor.

Maître, les voilà près du châtaignier,
Contre eux nous aurons grand' peine à gagner.

— Quand j'aurai sur eux étendu mon bras,
Alors sur le pré tu les compteras. »

IV.

« — Hé ! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz !

— Hé ! bonjour à toi, chevalier Lorgnèz !

— Par l'ordre du roi, mon prince et seigneur,

Je viens t'arracher la vie et l'honneur.

— Chevalier Lorgnèz, retourne à ton roi :

De lui j'ai souci tout comme de toi.

Retourne à Paris, il est temps encor,

Porter dans les bals ta cuirasse d'or.

Sinon, chevalier, je rendrai ton sang

Froid comme la pierre ou l'eau de l'étang.

— Chevalier Lez-Breiz, au fond de quel bois
As-tu vu le jour, chevalier courtois ?

Mon dernier valet, hobereau si fier,
Fera bien sauter ton casque de fer. »

A ces mots, Lez-Breiz tira vers le ciel
Son glaive d'acier, comme saint Michel.

« — Le nom de mon père, on ne le sait pas ?
Eh bien, moi, son fils, tu me connaîtras ! »

V.

« — Page, où courez-vous à travers le champ ?
Vos bras sont couverts de fange et de sang.

Dans mon ermitage il faut vous laver.
— Je cherche une source, où donc la trouver ?

Je cherche de l'eau pour mon doux seigneur
Brisé de fatigue et tout en sueur.

Treize combattants tombés sous ses coups !
L'insolent Lorgnèz le premier de tous.

Treize autres soldats sont tombés sous moi,
Et le reste a fui tout pâle d'effroi. »

VI.

Il n'eût pas été Breton dans son cœur
Qui n'aurait point ri d'un rire vainqueur,

A voir le chemin et le pré rougis
Sous les flots de sang des Français maudits.

Lez-Breiz sur leurs corps s'en vint s'accouder,
Et se délassait à les regarder.

Pour le souvenir de ce grand combat
Ce chant fut rimé par un vieux soldat.

Que dans la Bretagne il soit répété !
Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons,
Et semez la joie au cœur des Bretons !

SUR LES ANCIENS POETES.

A M. Antoine de Latour

Au temps passé, rimeurs ne rejetaient
Les fiers dizains, les chansons, les octaves,
Arène étroite où luttaient les plus braves,
Poignards d'acier qu'avec grâce ils portaient;

S'il vous plaît mieux cassette bien fermée
Sous triple clef à tout regard jaloux,
Mais d'où sortaient arômes fins et doux
Pour Notre-Dame et pour leur bien-aimée.

Poignard d'acier et coffret lamé d'or,
Savant rimeur, vous les portez encor.

VENDREDI.

Vendredi ! nous entrons dans Naples en tremblant,

Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Alors ce n'était qu'une ronde

Dansant autour du golfe bleu ;
Tout célébrait Vénus féconde ;
Et l'Amour menait, jeune dieu,
Toutes les Puissances du feu,
Toutes les Puissances de l'onde.

Les dieux ont fui, les jours eux-même ont eu leur sort.
Nous marquons d'une croix vendredi, jour de mort.

A genoux ! sur sa croix d'ébène
Voici le blanc Crucifié :
Heureux tout cœur mortifié !
Fuyez la joie, aimez la peine.
L'ancien monde est modifié ;

Mourez, la mort est souveraine.

Vendredi ! nous passons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Non, vivez ! Sur un arbre infâme
Si l'Homme-Dieu fut torturé,
Si dans l'angoisse il rendit l'âme,
Le tombeau n'a rien dévoré ;
Et, doublement régénéré,
Reparaît le Fils de la femme.

Les dieux ont fui, mais l'homme a triomphé du sort,

Et nous trouvons la vie où l'on trouvait la mort.

HYMNE.

Le monde t'appelait, triple et sainte Unité !

Le miroir symbolique où rayonne ta face,

En fragments sous ses pieds l'homme l'avait jeté :

De ton miroir, ô Vérité,

Il fallait refondre la glace.

O mystique Pêcheur, le monde t'appelait !
Dans les bourbiers infects nageaient tes créatures :
Toi, les enveloppant des plis de ton filet,
Pêcheur mystique, il te fallait
Les ramener aux sources pures.

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié !
Agneau d'expiation ! volontaire Victime !
Pour apaiser du ciel la juste inimitié,
Pour retremper dans la pitié
Les cœurs endurcis par le crime.

LES TROIS FRÈRES.

I.

Tu reçus en naissant le don de la beauté,

Un front pur, un regard plein de sérénité

D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme,

L'idéale beauté que renfermait ton âme.

Les vierges, les enfants et les anges de Dieu,

(Ce qu'on voit de plus doux en tout temps, en tout lieu)

Morts à jamais sans toi retrouvèrent la vie,

Et ta main amoureuse en sema l'Italie :

Salut et gloire à toi, peintre envoyé du ciel !

Jeune ange au long profil appelé Raphaël !

II.

A celui qui dormit sur l'épaule du maître,

Salut ! L'ami loyal fait oublier le traître.

Sous ses longs cheveux bruns, salut au bien-aimé,

Par qui, tout étant fait, le corps fut embaumé,

Et conservée aussi la plus tendre parole

De la nouvelle loi qui rapproche et console.

Tous ces mots de géhenne et de peuple maudit
Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit,
Mais ces mots : « aimez-vous, enfants, les uns les autres, »
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

III.

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.
Donc, comme une couronne autour de l'évangile,

Inscrivez ces trois noms : Jean, Raphaël, Virgile,
Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
Le poëte inspiré qui devina l'amour.

LES DISSONANCES.

Un soleil si chaud brûla ma figure,

J'ai dû tant changer à tant voyager,

Que d'un franc Romain je me crois l'allure;

Mais un vigneron à brune encolure

Me dit en passant : bonjour, étranger !

Pétrarque à la main, (roi des élégances)
J'arrondis mon style et me crois Toscan :
Le ton primitif se fond en nuances;
Mais soudain ma voix part en dissonances...
Oh ! je suis un fils du barde Guîclan ! *

* Barde du ve siècle.

LA TOMBE ET LA STATUE DE MALO CORRET.

Le Premier Grenadier, l'auteur des *Origines gauloises*, est enseveli, on le sait, près d'Oberhausen; il y a quelque temps le roi Louis, fondateur du Walhalla ou Panthéon de Bavière, a fait ouvrir et réparer le tombeau de l'illustre Malo Corret La Tour d'Auvergne.

Journaux.

Près du Rhin, à l'abri des cyprès et des saules,

Malô Corret repose, enfant des vieilles Gaules,

De la France nouvelle héroïque soldat;

A sa gauche est encor son glaive de combat,

Et le second ami toujours prêt à le suivre,
Dans la tente éternelle est déposé son livre.
Vole donc vers le Rhin, Esprit noir des regrets,
Vers le tertre où Corret dort parmi les cyprès!
Voici que son cercueil s'entr'ouvre et le roi barde
Sur le guerrier breton se penche et le regarde :
Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wal-hall
Le Premier-Grenadier est le frère et l'égal.
Vole au delà du Rhin, Esprit plaintif et sombre,
Et verse à ces Germains agenouillés dans l'ombre,
Pour un respect si noble et tant de piété,
Le souffle de Corret, souffle de liberté! —
Reviens, reviens, Esprit! Aux flancs de la montagne
Un artiste a taillé le granit de Bretagne,
Il apprête le bronze et, dans son bourg natal,
Le héros va monter sur le haut piédestal;

Dis au sculpteur les traits enfermés dans la bière,

Et, comme s'il parlait, qu'on lise sur la pierre :

AU COMBAT GLAIVE D'ACIER.

LIVRE D'OR A MON FOYER.

Puis, pour nos chers Bretons, dans la forme runique,

Inscris les mêmes vers en langage celtique :

KLÉZÉ DÎR ER BRÉZEL.

LEVRIG AOUR EM 'HASTEL.

LA PLAINTE DU PÊCHEUR.

Fenestra vascia. — *Naples.*

Fenêtre demi-close et maîtresse cruelle,

Quels soupirs et quels feux vous me faites jeter !

Mon cœur est un volcan, il tonne, il étincelle

Pour vous si belle aux yeux qu'on ne peut vous chanter,

O maîtresse cruelle !

Que la neige, ô Stella, vous serve de modèle !

La neige est blanche et froide et se laisse toucher :

Vous êtes, ô Stella, blanche et froide comme elle,

Vous me voyez mourir, mais sans vous approcher,

O maîtresse cruelle !

LE CHEMIN NOUVEAU.

A M. Amédée Chéron,

Dans l'Esprit absorbé priait un camaldule,

Lorsqu'éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan;

Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule

Et d'un œil alarmé consulte le volcan :

Vésuve sommeillait, la terre était heureuse ;
Mais au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jetant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale ?
Vois, le temps est vaincu, l'espace est rapproché.
Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oublîrez-vous le but final, le but caché ?

HYMNE.

Le divin composé, qui brille en s'approchant,
Se reflète sur nous : encore, encore un chant !

Oui, mieux que la prêtresse et l'antique délire,
Si dans les temps prochains la science a su lire,

Qu'elle déroule en paix ses vers sentencieux
Avec grâce voilés, mais clairs pour tous les yeux. —

C'est l'heure : les oiseaux ont fui vers les nuées,
Tant la hache en tous lieux fait de larges trouées.

Partout le jour, partout de saints rapprochements,
Des hymens amoureux suivis d'enfantements.

Quel est le val sans nom ? quelle est l'île déserte ?
Partout le blé nouveau couvre la plaine verte.

Pourquoi devant ta porte élever ce rocher,
Ermite, si la foule entre et vient te chercher ?

Il faut voir tomber l'arbre et germer la semence,
Voir tout ce qui finit, voir tout ce qui commence.

O fleurs du Sunium, fleurs voisines du ciel,
Quel parfum vous mêliez aux lys blancs du Carmel!

Mais, silence! voici l'Orient qui s'allume
Et de l'Ouest obscurci colore au loin la brume.

Tout se cherche. Le Nord vers le Sud est allé,
Et la matière en feu vers l'esprit a coulé.

L'électrum! l'électrum! fusion idéale,
Alliage splendide, œuvre que rien n'égale;

Métal complexe et simple, et sans pareil encor,
Et dont le monde entier aura composé l'or;

Métal plus précieux que l'airain de Corinthe,
Au foyer du savoir fonte prudente et sainte :

O le pur électrum où l'esprit et le corps
Parviendront à s'unir en de justes rapports,

Quand elle apparaîtra la fusion bénie,
Tous les cœurs aimeront cette œuvre d'harmonie!...

Oui, c'est l'heure : voyez s'émouvoir à la fois
Et la terre et le ciel qui lui donne ses lois;

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique !

Triangle composite et d'argent et d'or fin
Et d'un autre métal comme eux simple et divin :

O troisième métal, que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail c'est toi que cherche l'homme !

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien ?

Viens donc, flux désiré, savant intermédiaire,
Avec l'or et l'argent viens finir le ternaire !

Esprit, nous sommes prêts, nous appelons ton jour :

Esprit, viens féconder la Puissance et l'Amour.

LES TROIS POÈTES.

I.

Absorbé dans le Tout il l'appelait son dieu.

Force invisible, éther ou feu,

Ce qui donne son âme à la nature entière

L'animait; sur les monts, à l'ombre des grands bois,

Les choses l'attiraient par leurs secrètes lois ;
Il parlait au torrent, il comprenait la pierre,
Et son art composait de ces milliers de voix
Un hymne où se mêlaient l'esprit et la matière.
Masse, sans cercle et sans milieu,
Le grand Tout l'absorbait, lui l'appelait son dieu.

II.

Les yeux levés au ciel où sont les belles choses,
Le poëte attendait qu'enfin son astre eût lui,
Lorsque les trois Vertus descendirent vers lui
Et leurs longs vêtements étaient blancs, verts et roses.
Elles avaient les bras l'un à l'autre enlacés,
Mais leur front était chaste et leurs regards baissés ;

D'en haut elles disaient : « Je crois! — J'espère ! — J'aime ! »

Le poëte écouta les trois mots à genoux :

De là viennent ses chants et mystiques et doux :

Dans ce monde terrestre il chante un divin thême.

III.

Il l'a voulu le barde, et, par un libre effort,

Son cœur et son esprit, ses sens, tout est d'accord.

Extase libre ! extase pure !

Dans la triple unité du poëte penseur,

Tout ce qui lui répond : Dieu, l'homme et la nature,

Harmonieusement retentit et murmure ;

Chaque voix est distincte et se fond dans un chœur.

O barde sage! extase pure!

Replié sur lui-même, il écoute enchanté

Les modulations de cette trinité.

LA CHANSON DE MARIE.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille
Pour le cœur n'a point sa pareille.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans lorsqu'en Bretagne
On me l'apprit sur la montagne.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole

Ainsi l'exilé se console.

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève,

D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres mes frères

Et les oiseaux de nos bruyères !

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

LETTRE A BERTHEL.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille ;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

Hélas ! durant ce mois d'ardente canicule,
Tout fermente ; et partout un noir venin circule.
Pour charmer les serpents tu m'as dit tes chansons :
Quand, dressés sur la queue, ils sifflent prêts à mordre,
On siffle : eux de rentrer leur dard et de se tordre,
Et, charmés, de s'étendre aux rebords des buissons.

Ainsi, d'un pied hardi je vais dans la campagne.
Puis, je porte à la main un *penn-bâz* de Bretagne,
(De nœuds égaux formé, garni d'un bout de fer) :
La fougère suffit pour trancher les couleuvres ;
Mais les chiens dans ce mois errent, je crains leurs œuvres,
Eux craignent mon *penn-bâz* lorsqu'il tourne dans l'air.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

LE LÉZARD.

A Berthel.

Avec une jeune veuve,

Tendre encor, j'en ai la preuve,

Parlant breton et français :

En causant de mille choses,

Par la bruyère aux fleurs roses,
Tout en causant je passais.

C'était en juin, la chaleur était grande :
Sur le sentier qui partage la lande,
Au beau soleil se chauffait un lézard;
Et dans ses tours, ses détours, le folâtre
Faisait briller son dos lisse et verdâtre
Et secouait la fourche de son dard.

Mais hélas! à notre approche,
Le petit fou vers sa roche
Fuit, et pour le rappeler,
Pour rappeler ce farouche,

Sur un air des bois ma bouche
Longtemps s'épuise à siffler.

O mes amis, ne plaignez pas ma peine !
Car sur mon bras cette amoureuse Hélène
Tenait posé son bras flexible et rond ;
Et par instants une mèche égarée,
De ses cheveux une mèche cendrée
Avec douceur venait toucher mon front.

Certe, à lézard et vipère
Tout siffleur vendrait, j'espère,
A ce prix-là ses chansons,
Sans trouver l'heure trop lente,

Ni la chaleur trop brûlante,

Ni trop maigres les buissons.

Donc croyez-moi, dans cette heureuse pose,

Sous le soleil et jusqu'à la nuit close

J'aurais sifflé fort gaîment; mais voilà,

Mes bons amis, voilà que le vicaire,

Vêtu de noir et disant son rosaire,

Pour mon malheur vient à passer par là :

« Cœurs damnés! musique infâme!

« Holà! holà! jeune femme,

« Si vous craignez par hasard

« Le purgatoire où l'on grille,

« Quittez ce siffleur de fille,

« Ce beau siffleur de lézard ! »

L'ALEATICO.

A Ferdinando Rosellini.

La poésie émane

Émane mollement du vase de mon cœur,

Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,

Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

Tu vois dans ce palais ce grand arc et son dard :
Eh bien, Toscan subtil, je l'appelle un symbole.
— Oui, Barde, saluons ce symbole de l'art
Qui nous sert à lancer la divine parole :
Homère l'inventeur au poëte romain
Le transmit ; depuis Dante il va de main en main.
Dis : ai-je pénétré l'ingénieux emblème ?
— Bien, Toscan. Cependant l'arc a-t-il voyagé ?

Ou, d'Homère à Milton, (grand et nouveau problème!)
Tous ont-ils changé d'arc quand le but a changé?

Qu'elle est prompte et subtile
La flamme de l'esprit chez vous, peuple toscan!
Elle éclate soudain comme un feu de volcan,
Ou jusqu'au fond du cœur pénètre comme l'huile.
Instruisez un barbare égaré dans vos murs!
Versez-moi de ce vin fait des fruits les plus mûrs!
Il vous donne la force, il vous donne la grâce.
Des Celtes à Florence un vestige est resté :
Par leur grand souvenir et ce vin exalté,
Je veux chanter ma race.

Le char Celte, le char tout en bois de bouleau,
Je l'ai vu! Le timon, le cercle de la roue
Avec les membres durs et tors d'un arbrisseau
Furent construits, sans bronze et fer; rien qui les noue.
A Florence, au milieu des arts dans leur splendeur,
Pour un enfant de l'ouest ce char a sa grandeur.
Où sont les deux coursiers, les coursiers blancs du Celte?
Leurs attaches de cuir pendent le long du char :
Lui-même où donc est-il le guerrier jeune et svelte?
Qu'il vienne l'arc en main et lance au loin son dard.

La poésie émane
Émane mollement du vase de mon cœur
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

LA FLEUR QUI M'EST DOUCE.

L'accord des vers et des lyres

Murmure dans son sommeil :

Il a de nobles délires,

Il rêve marbres, porphyres,

Temples au fronton vermeil.

S'il s'éveille, tout enchante
Sa pensée et son regard ;
Et, lyre lui-même, il chante
Et la nature vivante
Et les symboles de l'art.

Il dit le jeune Persée
Debout le glaive à la main,
Et, prompt comme la pensée,
Hermès, dieu du caducée,
Au ciel prenant son chemin.

Tous les dieux de l'Etrurie
Dans leurs vêtements soyeux
Passent; et la théorie
Déroule avec symétrie
Ses anneaux mystérieux.

. . . . . .

Puis Cimabué, grave et calme,
Erre autour de la cité :
Armé de sa docte palme,
Il reflète d'un front alme
La primitive beauté.

Fleur, d'où le savoir émane
Comme un parfum épuré,

Par un invisible arcane,

De toi, beau lys de Toscane,

Tout esprit s'est enivré.

Pourtant la fleur qui m'est douce

Croît sur les caps de la mer ;

Sauvage comme la mousse,

Sans l'art de l'homme elle pousse,

Libre au bord du gouffre amer.

LE SEMEUR.

Ma vie est ailleurs et mon âme aussi.

Aux premiers brouillards s'enfuit l'hirondelle,

Mais juin la retrouve à son toit fidèle :

Pourquoi, bourgs d'Ellé, m'appeler ainsi ?

Dieu plaça mon nid sous la fleur des landes,
Près d'une rivière au fond de granit,
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid,
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour!
Comme en tous pays et de plage en plage
Je m'en vais semant la plante sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour.

Déjà dans Paris a germé la graine;
Si vous y venez le cœur oppressé,

Vous dites : « Ici le barde a passé !
Voici la fleur d'or, sœur de la verveine. »

Qu'elle croisse aussi sous les myrtes verts,
Où tous les chanteurs, délices du monde,
Viennent saluer la lumière blonde ;
Où pour vous, Bretons, je sème des vers.

Mais, vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à nos fontaines.

Fiesole.

LE LIVRE DES CONSEILS.

I.

Des ennuis maladifs qui troublent ton printemps,

Oui, je veux te guérir, toi, dont tous les instants

L'un à l'autre ajoutés ne feraient pas vingt ans !

Mais cette âpre jeunesse et jamais assouvie,
Si le miel ne sature à grands flots son envie,
Blasphème le bonheur et doute de la vie.

Et cependant ta mère en t'offrant au saint lieu,
Sur ton front vit tracer ce nom vivant de Dieu,
Qui jusqu'au dernier soir brille en lettres de feu.

Il faut un frein d'acier au coursier qui s'effare,
Des signaux au navire, aux limiers la fanfare,
Dieu pour nous est le frein, la trompette et le phare

Voyageur éclairé par le signe chrétien,
Va donc sans trop attendre et sans demander rien,
Retenu dans le mal, excité dans le bien.

Déjà t'appelle au loin quelque rêve d'épouse,
Un enfant, gai chevreau, courant sur la pelouse,
Et la patrie aussi, cette mère jalouse.

II.

Oui, si j'avais un fils, cher et pieux trésor,
Je l'instruirais ainsi, lorsque ses cheveux d'or
Couvriraient ce front jeune et virginal encor.

Nul n'a versé sur moi les fruits de la sagesse,
Moi-même j'amassai ma tardive richesse :
Ce peu que j'ai du moins, j'en veux faire largesse.

Je ne compterai plus mes ennuis et mes pleurs,
Si parfois ma pensée a fécondé les cœurs,
Si ceux qui m'ont connu sont devenus meilleurs.

Ainsi, continuant sur ce nombre ternaire,
Rhythme hardique éclos au fond du sanctuaire,
J'instruirai jusqu'au bout ce fils imaginaire.

III.

Quel est donc le parfum de ces brises d'avril,
Qu'en idée aspirant les lilas du courtil,
A peine de la pluie un jour nous souvient-il ?

Toute heure en ce lointain rit et nous semble aisée,
Notre jeune saison pourtant mal exposée
Reçut la brume froide et la froide rosée.

O jeunesse jetée au coin d'un carrefour,
Pour trouver ton chemin, errant tout à l'entour,
Et souvent par ton choix perdue, et sans retour !

Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours,
Et ces odeurs, ces bruits, se mêlant à l'étude
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.

Aussi, lassé du monde, un jour je voulus voir
Les toits du vieux collége, et la cour, le parloir
Où, jeune et haletant sous ce ciel de fumée
Je vins, enfant breton, de ma lande embaumée :
Ces lieux où j'arrivai jeune et rempli d'effroi,
J'y revenais chercher ce qu'ils gardaient de moi.

En deux jours s'accomplit ce voyage facile.
Aussitôt je montai vers les murs de la ville;
Et là, dès le matin, assis sur le gazon,
Je regardai longtemps notre ancienne maison.

« Au-devant de la vie allons avec courage,
M'écriai-je; acceptons les devoirs d'un autre âge;
Que l'enfant devienne homme et marche à l'avenir;
Mais de ce long trajet sachons-nous souvenir :
Celui-là vit deux fois de qui l'âme naïve
Des âges tour à tour garde une empreinte vive,
Et sous ses blancs cheveux, dans sa voix, son regard,
Montre à la fois l'enfant, l'homme mûr, le vieillard.

Ainsi puissé-je vivre et, depuis mon enfance,
Joindre l'âge qui fuit à l'âge qui s'avance,
Dans ma pensée unir ma tombe à mon berceau,
Sans qu'à toute la chaîne il manque un seul anneau !
Quel vieillard désolé, qui, fouillant dans son âme,
La croyait pour jamais éteinte à toute flamme,
Bien loin dans sa jeunesse enfin n'a retrouvé
Un reste de chaleur sous la cendre couvé;
D'une douce amitié quelque vive parcelle;
Un amour tiède encore; et de leur étincelle
N'a senti s'animer un sang stérile et vieux
Et des éclairs de joie illuminer ses yeux. »

Moi-même, à ces pensers, sentant ma force accrue,
Du collége en courant je pris l'étroite rue;

Et bientôt j'entendais les chansons du portier
Et l'affreux grincement des dents de son métier,
Lorsqu'au bruit de mes pas quelqu'un poussa la grille,
Et je fus entouré de toute la famille.
Dans la loge, parmi ces gens gais et dispos,
Ce furent entre nous bien des joyeux propos;
Pourtant j'étais pensif, car midi sonnait l'heure
Où les jeux animaient jadis notre demeure,
Et la cour restait vide, et les bruyantes voix,
Les cris n'éclataient pas dans l'air comme autrefois.
Mais, en regardant bien, devant les vitres sombres
Je voyais deux à deux passer de grandes ombres,
Des lignes se croiser et des fantômes blancs
Dans les angles des murs s'enfoncer à pas lents;
Et lorsque j'écoutais : en bas de la fenêtre,
Des bruits qu'on eût en vain tâché de reconnaître,

Des soupirs étouffés, des plaintes et des toux
De moment en moment s'élevaient jusqu'à nous.
Troublé, j'ouvris la porte; une odeur douce et fade,
Telle que sur son lit en exhale un malade
Me saisit tout à coup; près de me trouver mal,
Je vis que le collége était un hôpital.

Hideux et tout perclus, courbés sur leurs béquilles,
Autour des bâtiments et le long des charmilles,
Plus de trente vieillards, usés d'âme et de corps,
Silencieusement erraient comme des morts;
Étendus au soleil d'autres tremblaient les fièvres;
Ou cherchant un peu d'air ouvraient leurs pâles lèvres;
Et d'autres, n'ayant plus de force pour souffrir,
Semblaient à cette place être venus mourir,

Si bien qu'en s'appelant les deux enfants, mes guides,
Que n'épouvantaient plus ces figures livides,
Seuls firent plus de bruit dans cette triste cour
Que les trente vieillards qui rôdaient à l'entour.
Quelques-uns pour nous voir soulevèrent la tête,
Et par beaucoup d'efforts redressant leur squelette,
Arrêtèrent sur nous un regard sans clarté,
Mélange de souffrance et de stupidité :
Toute leur vie était dans ce regard sincère;
Mais une vie, hélas! si pleine de misère,
Que mes vers ne pourraient jamais en dire assez
Sur tant de maux présents, sur tant de maux passés.
Voilà ce qu'on voyait dans cette cour étrange
Et comment, jeune encor, j'appris comme tout change.

On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue :
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici je grandissais, et par quels habitants
Nous étions remplacés après si peu de temps.
Le monde m'apparut dans toute sa tristesse.
Moi, loin de mon enfance et loin de ma vieillesse,
Ainsi qu'un voyageur entre deux sommités,
Je mesurais la vie à ses extrémités ;
Et voyant tant de force autrefois dépensée,
De science aujourd'hui sans profits amassée,
Je cherchais dans mon cœur ce qu'on ne pourra voir
Ensemble réunis, la force et le savoir.

Alors l'un des vieillards, l'aumônier, sage prêtre
Qui d'après quelques mots me devina peut-être,
Me dit en souriant : « Si vieillesse pouvait ! —
« Ah ! repris-je aussitôt, si jeunesse savait ! »
Ainsi de ces deux mots de l'humaine sagesse
Tous les deux nous sentions la sévère justesse ;
Lui, chargé d'un savoir inutile aujourd'hui,
Moi qui courais sans frein au même but que lui.

Cependant, m'abreuvant à cette amère source,
Et d'un pas résolu je reprenais ma course,
Comme quelqu'un nourri de fiel et de dégoût,
Mais ferme et qui s'obstine à vivre jusqu'au bout ;
Et, seul je visitai les études, les classes,
L'endroit où l'on jouait durant le temps des glaces,

Et ce n'étaient partout que sombres ateliers,
Que malades errants de paliers en paliers;
Les infirmiers de loin montraient leur face pâle,
Et la maison semblait en deuil et toute sale.

Après bien des détours, dans un grand corridor
(Dernier coin habité qu'il fallait voir encor,)
J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne;
Mais au dedans, hélas! on n'avait rien laissé :
Mon nom sur la muraille était même effacé;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,

Tout avait disparu ! Dans ma chambre, ô mystère !
Sans oreille et sans voix, gisait un grabataire !
Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
Ses yeux chargés de pleurs, se tournaient vers les cieux,
Et cherchaient une image aux lambris étendue :
On y voyait dans l'air une croix suspendue
Et sur terre un martyr à sa claie attaché,
Qui regardait le Christ dans le ciel bleu penché ;
Or, le sang répandu par la divine plaie,
Comme un baume arrosait le martyr sur sa claie,
Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur,
Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus, vieillard sans espérance,
C'était là ton recours dans ta longue souffrance !

Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras!
Par tes sourds râlements, par tes larmes, sans doute,
Du sang miraculeux tu cherchais une goutte;
Et tu disais : « Seigneur, penchez-vous par ici!
Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi! »

Assez, assez de cris, de tortures, de larmes!
Laissons venir le sort, à présent j'ai mes armes.
Sortons de cette chambre! Assez, assez de pleurs!
L'âme mûrit bien vite à ces grandes douleurs.

Ainsi de ce collége où commença ma vie,
Pour la seconde fois je faisais ma sortie;

Mais j'avais l'air plus grave et le pied moins léger,
Car je ne rentrais plus au monde en étranger.

La douleur! voilà donc, Seigneur, le joug suprême
Où celui qui vous hait et celui qui vous aime
Passent également; et vos plus chers élus
Sont ceux que votre main, dit-on, courbe le plus.
Pourtant, grâce, Seigneur! Je saurais mal connaître,
Au bras qui sans pitié nous poursuit, un doux maître.
La douleur, ô mon Dieu, quand elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi;
Toujours, quand reparaît son sceptre, je m'étonne;
Si ma tête s'incline au bruit du ciel qui tonne,
La clarté d'un beau jour m'attire vers les cieux,
Et je me sens meilleur lorsque je suis heureux.

LETTRE A LOIC.

Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre,
Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor.

Ici les lieux sont tels que dans l'antique idyle :
La vigne est fraîche et pend aux branches de l'ormeau,
Chaque vallon renvoie un bruit de chalumeau,
Et voici l'humble case avec son toit d'argile.
Prends garde, pèlerin! sous ce vert coudrier
Une bergère fuit l'appel du chevrier;
Le bouc saute à l'entour; aux cris de la cigale
L'amoureuse colombe en paix couve ses œufs;
Le taureau va suivant sa compagne, et les bœufs
Au loin, le long des prés, tondent l'herbe inégale.

Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor,
Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre.

LE GLADIATEUR.

A Édouard Turquety.

Dans Rome capitale, impératrice et reine,

Cent mille spectateurs, l'œil fixé sur l'arène,

Y regardaient mourir

Le beau gladiateur qui, couché sur le sable,
Étouffait dans sa gorge un râle insaisissable,
Sans paraître souffrir.

Car c'était là sa gloire à lui, vaillant athlète,
De périr noblement et sans baisser la tête,
Mais tourné vers les cieux;
Il fallait, pour mieux plaire à son juge terrible,
Que la mort fût décente et que l'instant horrible
Ne blessât point les yeux.

Ainsi, poètes saints aux deux ailes de flamme,
Qui parcourez le monde en répandant votre âme
A travers les chemins,

Quand vous mourez d'ennuis autant que de vieillesse,

Au suprême moment levez avec noblesse,

Levez au ciel les mains.

A S. MAUTO.

(Nom italien de S. Malô.)

Comment, bon saint Malô, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand, fatigué de voir et d'admirer toujours,

Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah ! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut ! et, durant quelques jours,
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malô, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.

Hier encor j'errais, et maisons, monastères,
Théâtres, tout dormait ; le Tibre coulait noir,
Et je suivais ses bords lorsque, par ce beau soir,
Saint-Pierre m'apparut inondé de lumières ;
On avait allumé pour un saint inconnu
Cette fête magique où seul j'étais venu ;
Des milliers de flambeaux (grandeurs toutes romaines !)
Éclairaient sans témoins et le dôme et la nuit,

Et sous la colonnade on entendait le bruit
Des immenses fontaines :

Éclat du Vatican, luxe pontifical,
M'écriai-je, ici-bas vous n'avez point d'égal !
Le ciel allume seul une pareille fête
Délices de l'Arabe errant dans les déserts ;
Immobile et serein, seul, après la tempête,
Sur l'Océan plaintif il tient ses yeux ouverts,
Pour apaiser la vague et les grands monstres verts ;
Malô, de tels flambeaux scintillaient sur ta tête,
Quand, guidant ton esquif, un ange aux ailes d'or
T'envoyait convertir les païens de l'Arvor !

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front :
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel ils mettront une fleur
De la ville éternelle.

L'HOTELLERIE.

Nous sommes de gais voyageurs,

Un peintre de Baden, un sculpteur, des poëtes,

Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,

Les fermant aux soucis rongeurs :

Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs.

Pays du Latium, adieu !
Au pied de ses volcans voici la Grande-Grèce,
Où l'esprit est esclave et la terre maîtresse :
Salut à la terre de feu !
Pays du Latium et d'Étrurie, adieu !

Vienne Liber, le dieu pourpré !
Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne.
Et moi qui me rappelle aisément la Bretagne,
Sous ces vignes je chanterai :
Auprès du barde blond vienne le dieu pourpré !

CHANT DE LEZ-BREIZ.

Traduit du *Barzaz-Breiz*, et antérieur au xve siècle.

I.

Entre deux seigneurs, français et breton,

Un combat eut lieu, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,

Que Dieu le soutienne et marche avec lui!

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,

Éveille un matin son jeune écuyer.

« — Page, éveille-toi, car le ciel est clair;

Page, apprête-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,

Au sang des Français je veux la rougir.

— Maître, vous avez mon cœur et ma foi,

A cette rencontre irez-vous sans moi?

— Que dirait ta mère, enfant sans raison,

Si je revenais seul vers sa maison?

Si ton corps restait au milieu des morts,

Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

— Maître, au nom du ciel maître, parlez bas,

Et marchons tous deux à vos grands combats.

Des soldats français je n'ai nulle peur,

Dur est mon acier et dur est mon cœur.

Maître, où vous irez avec vous j'irai.

Où vous combattrez, moi, je combattrai. »

II.

Le seigneur Lez-Breiz, des Bretons l'appui,
Allait au combat, son page avec lui.

Passant à l'Armor, tout près du saint lieu,
Il voulut entrer et prier un peu :

« Quand je vins chez vous, sainte Anne d'Armor,
La première fois, j'étais jeune encor.

Avais-je vingt ans ? Je ne le crois pas :
Pourtant j'avais vu plus de vingt combats.

Combats où mon cœur fit bien son devoir,

Mais gagnés surtout par votre pouvoir.

Si dans mon pays sans mal je reviens,
Mère, vous aurez part dans tous mes biens.

Un cordon de cire épais de trois doigts
Autour de vos murs tournera trois fois.

Dame, vous aurez, pour prix de mes jours,
Robe de brocard, manteau de velours.

Vous aurez aussi bannière en satin
Avec un support d'ivoire et d'étain.

Sept cloches d'argent sur votre beau front,
Le jour et la nuit, gaîment chanteront.

Puis j'irai trois fois remplir à genoux
Votre bénitier : Mère, entendez-vous ?

— Chevalier Lez-Breiz, va combattre, va !
Ton rival est fort, mais je serai là »

III.

« J'aperçois Lez-Breiz suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

Bon ! un âne blanc est son destrier,
Beau licol de chanvre et même étrier.

Il a pour escorte un page, un enfant,
Mais ce nain, dit-on, vaut presque un géant.

— J'aperçois Lorgnèz suivi de ses gens,
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

J'aperçois Lorgnèz tout cuirassé d'or,
Ils sont dix, et dix, dix autres encor.

Maître, les voilà près du châtaignier,
Contre eux nous aurons grand' peine à gagner.

— Quand j'aurai sur eux étendu mon bras,
Alors sur le pré tu les compteras. »

IV.

« — Hé ! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz !

— Hé ! bonjour à toi, chevalier Lorgnèz !

— Par l'ordre du roi, mon prince et seigneur,

Je viens t'arracher la vie et l'honneur.

— Chevalier Lorgnèz, retourne à ton roi :

De lui j'ai souci tout comme de toi.

Retourne à Paris, il est temps encor,

Porter dans les bals ta cuirasse d'or.

Sinon, chevalier, je rendrai ton sang

Froid comme la pierre ou l'eau de l'étang.

— Chevalier Lez-Breiz, au fond de quel bois
As-tu vu le jour, chevalier courtois ?

Mon dernier valet, hobereau si fier,
Fera bien sauter ton casque de fer. »

A ces mots, Lez-Breiz tira vers le ciel
Son glaive d'acier, comme saint Michel.

« — Le nom de mon père, on ne le sait pas ?
Eh bien, moi, son fils, tu me connaîtras ! »

V.

« — Page, où courez-vous à travers le champ ?
Vos bras sont couverts de fange et de sang.

Dans mon ermitage il faut vous laver.
— Je cherche une source, où donc la trouver ?

Je cherche de l'eau pour mon doux seigneur
Brisé de fatigue et tout en sueur.

Treize combattants tombés sous ses coups !
L'insolent Lorgnèz le premier de tous.

Treize autres soldats sont tombés sous moi,
Et le reste a fui tout pâle d'effroi. »

VI.

Il n'eût pas été Breton dans son cœur
Qui n'aurait point ri d'un rire vainqueur,

A voir le chemin et le pré rougis
Sous les flots de sang des Français maudits.

Lez-Breiz sur leurs corps s'en vint s'accouder,
Et se délassait à les regarder.

Pour le souvenir de ce grand combat
Ce chant fut rimé par un vieux soldat.

Que dans la Bretagne il soit répété !
Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons,
Et semez la joie au cœur des Bretons !

SUR LES ANCIENS POETES.

A M. Antoine de Latour

Au temps passé, rimeurs ne rejetaient
Les fiers dizains, les chansons, les octaves,
Arène étroite où luttaient les plus braves,
Poignards d'acier qu'avec grâce ils portaient;

S'il vous plaît mieux cassette bien fermée
Sous triple clef à tout regard jaloux,
Mais d'où sortaient arômes fins et doux
Pour Notre-Dame et pour leur bien-aimée.

Poignard d'acier et coffret lamé d'or,
Savant rimeur, vous les portez encor.

VENDREDI.

Vendredi ! nous entrons dans Naples en tremblant,

Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Alors ce n'était qu'une ronde

Dansant autour du golfe bleu ;
Tout célébrait Vénus féconde ;
Et l'Amour menait, jeune dieu,
Toutes les Puissances du feu,
Toutes les Puissances de l'onde.

Les dieux ont fui, les jours eux-même ont eu leur sort.
Nous marquons d'une croix vendredi, jour de mort.

A genoux ! sur sa croix d'ébène
Voici le blanc Crucifié :
Heureux tout cœur mortifié !
Fuyez la joie, aimez la peine.
L'ancien monde est modifié ;

Mourez, la mort est souveraine.

Vendredi ! nous passons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Non, vivez ! Sur un arbre infâme
Si l'Homme-Dieu fut torturé,
Si dans l'angoisse il rendit l'âme,
Le tombeau n'a rien dévoré ;
Et, doublement régénéré,
Reparaît le Fils de la femme.

Les dieux ont fui, mais l'homme a triomphé du sort,

Et nous trouvons la vie où l'on trouvait la mort.

HYMNE.

Le monde t'appelait, triple et sainte Unité !

Le miroir symbolique où rayonne ta face,

En fragments sous ses pieds l'homme l'avait jeté :

De ton miroir, ô Vérité,

Il fallait refondre la glace.

O mystique Pêcheur, le monde t'appelait !
Dans les bourbiers infects nageaient tes créatures :
Toi, les enveloppant des plis de ton filet,
Pêcheur mystique, il te fallait
Les ramener aux sources pures.

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié !
Agneau d'expiation ! volontaire Victime !
Pour apaiser du ciel la juste inimitié,
Pour retremper dans la pitié
Les cœurs endurcis par le crime.

LES TROIS FRÈRES.

I.

Tu reçus en naissant le don de la beauté,

Un front pur, un regard plein de sérénité

D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme,

L'idéale beauté que renfermait ton âme.

Les vierges, les enfants et les anges de Dieu,

(Ce qu'on voit de plus doux en tout temps, en tout lieu)

Morts à jamais sans toi retrouvèrent la vie,

Et ta main amoureuse en sema l'Italie :

Salut et gloire à toi, peintre envoyé du ciel !

Jeune ange au long profil appelé Raphaël !

II.

A celui qui dormit sur l'épaule du maître,

Salut ! L'ami loyal fait oublier le traître.

Sous ses longs cheveux bruns, salut au bien-aimé,

Par qui, tout étant fait, le corps fut embaumé,

Et conservée aussi la plus tendre parole

De la nouvelle loi qui rapproche et console.

Tous ces mots de géhenne et de peuple maudit
Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit,
Mais ces mots : « aimez-vous, enfants, les uns les autres, »
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

III.

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.
Donc, comme une couronne autour de l'évangile,

Pétrarque à la main, (roi des élégances)
J'arrondis mon style et me crois Toscan :
Le ton primitif se fond en nuances;
Mais soudain ma voix part en dissonances...
Oh ! je suis un fils du barde Guîclan ! *

* Barde du vᵉ siècle.

LA TOMBE ET LA STATUE DE MALO CORRET.

Le Premier Grenadier, l'auteur des *Origines gauloises*, est enseveli, on le sait, près d'Oberhausen; il y a quelque temps le roi Louis, fondateur du Walhalla ou Panthéon de Bavière, a fait ouvrir et réparer le tombeau de l'illustre Malo Corret La Tour d'Auvergne.

Journaux.

Près du Rhin, à l'abri des cyprès et des saules,

Malô Corret repose, enfant des vieilles Gaules,

De la France nouvelle héroïque soldat;

A sa gauche est encor son glaive de combat,

Et le second ami toujours prêt à le suivre,

Dans la tente éternelle est déposé son livre.

Vole donc vers le Rhin, Esprit noir des regrets,

Vers le tertre où Corret dort parmi les cyprès!

Voici que son cercueil s'entr'ouvre et le roi barde

Sur le guerrier breton se penche et le regarde :

Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wal-hall

Le Premier-Grenadier est le frère et l'égal.

Vole au delà du Rhin, Esprit plaintif et sombre,

Et verse à ces Germains agenouillés dans l'ombre,

Pour un respect si noble et tant de piété,

Le souffle de Corret, souffle de liberté! —

Reviens, reviens, Esprit! Aux flancs de la montagne

Un artiste a taillé le granit de Bretagne,

Il apprête le bronze et, dans son bourg natal,

Le héros va monter sur le haut piédestal;

Dis au sculpteur les traits enfermés dans la bière,

Et, comme s'il parlait, qu'on lise sur la pierre :

AU COMBAT GLAIVE D'ACIER.

LIVRE D'OR A MON FOYER.

Puis, pour nos chers Bretons, dans la forme runique,

Inscris les mêmes vers en langage celtique :

KLÉZÉ DÎR ER BRÉZEL.

LEVRIG AOUR EM 'HASTEL.

LA PLAINTE DU PÊCHEUR.

Fenestra vascia. — *Naples.*

Fenêtre demi-close et maîtresse cruelle,

Quels soupirs et quels feux vous me faites jeter !

Mon cœur est un volcan, il tonne, il étincelle

Pour vous si belle aux yeux qu'on ne peut vous chanter,

O maîtresse cruelle !

Que la neige, ô Stella, vous serve de modèle !

La neige est blanche et froide et se laisse toucher :

Vous êtes, ô Stella, blanche et froide comme elle,

Vous me voyez mourir, mais sans vous approcher,

O maîtresse cruelle !

LE CHEMIN NOUVEAU.

A M. Amédée Chéron,

Dans l'Esprit absorbé priait un camaldule,

Lorsqu'éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan;

Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule

Et d'un œil alarmé consulte le volcan :

Vésuve sommeillait, la terre était heureuse ;
Mais au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jetant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale ?
Vois, le temps est vaincu, l'espace est rapproché.
Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oublîrez-vous le but final, le but caché ?

HYMNE.

Le divin composé, qui brille en s'approchant,
Se reflète sur nous : encore, encore un chant !

Oui, mieux que la prêtresse et l'antique délire,
Si dans les temps prochains la science a su lire,

Qu'elle déroule en paix ses vers sentencieux
Avec grâce voilés, mais clairs pour tous les yeux. —

C'est l'heure : les oiseaux ont fui vers les nuées,
Tant la hache en tous lieux fait de larges trouées.

Partout le jour, partout de saints rapprochements,
Des hymens amoureux suivis d'enfantements.

Quel est le val sans nom ? quelle est l'île déserte ?
Partout le blé nouveau couvre la plaine verte.

Pourquoi devant ta porte élever ce rocher,
Ermite, si la foule entre et vient te chercher ?

Il faut voir tomber l'arbre et germer la semence,
Voir tout ce qui finit, voir tout ce qui commence.

O fleurs du Sunium, fleurs voisines du ciel,
Quel parfum vous mêliez aux lys blancs du Carmel!

Mais, silence! voici l'Orient qui s'allume
Et de l'Ouest obscurci colore au loin la brume.

Tout se cherche. Le Nord vers le Sud est allé,
Et la matière en feu vers l'esprit a coulé.

L'électrum! l'électrum! fusion idéale,
Alliage splendide, œuvre que rien n'égale;

Métal complexe et simple, et sans pareil encor,
Et dont le monde entier aura composé l'or;

Métal plus précieux que l'airain de Corinthe,
Au foyer du savoir fonte prudente et sainte :

O le pur électrum où l'esprit et le corps
Parviendront à s'unir en de justes rapports,

Quand elle apparaîtra la fusion bénie,
Tous les cœurs aimeront cette œuvre d'harmonie!...

Oui, c'est l'heure : voyez s'émouvoir à la fois
Et la terre et le ciel qui lui donne ses lois;

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique !

Triangle composite et d'argent et d'or fin
Et d'un autre métal comme eux simple et divin :

O troisième métal, que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail c'est toi que cherche l'homme !

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien ?

Viens donc, flux désiré, savant intermédiaire,
Avec l'or et l'argent viens finir le ternaire !

Esprit, nous sommes prêts, nous appelons ton jour :

Esprit, viens féconder la Puissance et l'Amour.

LES TROIS POÈTES.

I.

Absorbé dans le Tout il l'appelait son dieu.

Force invisible, éther ou feu,

Ce qui donne son âme à la nature entière

L'animait; sur les monts, à l'ombre des grands bois,

Les choses l'attiraient par leurs secrètes lois ;
Il parlait au torrent, il comprenait la pierre,
Et son art composait de ces milliers de voix
Un hymne où se mêlaient l'esprit et la matière.
Masse, sans cercle et sans milieu,
Le grand Tout l'absorbait, lui l'appelait son dieu.

II.

Les yeux levés au ciel où sont les belles choses,
Le poëte attendait qu'enfin son astre eût lui,
Lorsque les trois Vertus descendirent vers lui
Et leurs longs vêtements étaient blancs, verts et roses.
Elles avaient les bras l'un à l'autre enlacés,
Mais leur front était chaste et leurs regards baissés ;

D'en haut elles disaient : « Je crois! — J'espère ! — J'aime ! »

Le poëte écouta les trois mots à genoux :

De là viennent ses chants et mystiques et doux :

Dans ce monde terrestre il chante un divin thême.

III.

Il l'a voulu le barde, et, par un libre effort,

Son cœur et son esprit, ses sens, tout est d'accord.

Extase libre ! extase pure !

Dans la triple unité du poëte penseur,

Tout ce qui lui répond : Dieu, l'homme et la nature,

Harmonieusement retentit et murmure ;

Chaque voix est distincte et se fond dans un chœur.

O barde sage! extase pure!

Replié sur lui-même, il écoute enchanté

Les modulations de cette trinité.

LA CHANSON DE MARIE.

Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille
Pour le cœur n'a point sa pareille.

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans lorsqu'en Bretagne

On me l'apprit sur la montagne.

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie

Se mêle au nom de ma patrie.

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole
Ainsi l'exilé se console.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève,
D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres mes frères
Et les oiseaux de nos bruyères !

Hélas ! je sais un chant d'amour

Triste et gai tour à tour.

LETTRE A BERTHEL.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille ;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

Hélas ! durant ce mois d'ardente canicule,
Tout fermente ; et partout un noir venin circule.
Pour charmer les serpents tu m'as dit tes chansons :
Quand, dressés sur la queue, ils sifflent prêts à mordre,
On siffle : eux de rentrer leur dard et de se tordre,
Et, charmés, de s'étendre aux rebords des buissons.

Ainsi, d'un pied hardi je vais dans la campagne.
Puis, je porte à la main un *penn-bâz* de Bretagne,
(De nœuds égaux formé, garni d'un bout de fer) :
La fougère suffit pour trancher les couleuvres ;
Mais les chiens dans ce mois errent, je crains leurs œuvres,
Eux craignent mon *penn-bâz* lorsqu'il tourne dans l'air.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

LE LÉZARD.

A Berthel.

Avec une jeune veuve,

Tendre encor, j'en ai la preuve,

Parlant breton et français :

En causant de mille choses,

Par la bruyère aux fleurs roses,

Tout en causant je passais.

C'était en juin, la chaleur était grande :

Sur le sentier qui partage la lande,

Au beau soleil se chauffait un lézard;

Et dans ses tours, ses détours, le folâtre

Faisait briller son dos lisse et verdâtre

Et secouait la fourche de son dard.

Mais hélas! à notre approche,

Le petit fou vers sa roche

Fuit, et pour le rappeler,

Pour rappeler ce farouche,

Sur un air des bois ma bouche
Longtemps s'épuise à siffler.

O mes amis, ne plaignez pas ma peine!
Car sur mon bras cette amoureuse Hélène
Tenait posé son bras flexible et rond ;
Et par instants une mèche égarée,
De ses cheveux une mèche cendrée
Avec douceur venait toucher mon front.

Certe, à lézard et vipère
Tout siffleur vendrait, j'espère,
A ce prix-là ses chansons,
Sans trouver l'heure trop lente,

Ni la chaleur trop brûlante,

Ni trop maigres les buissons.

Donc croyez-moi, dans cette heureuse pose,

Sous le soleil et jusqu'à la nuit close

J'aurais sifflé fort gaîment; mais voilà,

Mes bons amis, voilà que le vicaire,

Vêtu de noir et disant son rosaire,

Pour mon malheur vient à passer par là :

« Cœurs damnés! musique infâme!

« Holà ! holà ! jeune femme,

« Si vous craignez par hasard

« Le purgatoire où l'on grille,

« Quittez ce siffleur de fille,

« Ce beau siffleur de lézard ! »

L'ALEATICO.

A Ferdinando Rosellini.

La poésie émane

Émane mollement du vase de mon cœur,

Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,

Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

Tu vois dans ce palais ce grand arc et son dard :
Eh bien, Toscan subtil, je l'appelle un symbole.
— Oui, Barde, saluons ce symbole de l'art
Qui nous sert à lancer la divine parole :
Homère l'inventeur au poëte romain
Le transmit ; depuis Dante il va de main en main.
Dis : ai-je pénétré l'ingénieux emblème ?
— Bien, Toscan. Cependant l'arc a-t-il voyagé ?

Ou, d'Homère à Milton, (grand et nouveau problème!)
Tous ont-ils changé d'arc quand le but a changé?

Qu'elle est prompte et subtile
La flamme de l'esprit chez vous, peuple toscan!
Elle éclate soudain comme un feu de volcan,
Ou jusqu'au fond du cœur pénètre comme l'huile.
Instruisez un barbare égaré dans vos murs!
Versez-moi de ce vin fait des fruits les plus mûrs!
Il vous donne la force, il vous donne la grâce.
Des Celtes à Florence un vestige est resté :
Par leur grand souvenir et ce vin exalté,
Je veux chanter ma race.

Le char Celte, le char tout en bois de bouleau,
Je l'ai vu! Le timon, le cercle de la roue
Avec les membres durs et tors d'un arbrisseau
Furent construits, sans bronze et fer; rien qui les noue.
A Florence, au milieu des arts dans leur splendeur,
Pour un enfant de l'ouest ce char a sa grandeur.
Où sont les deux coursiers, les coursiers blancs du Celte?
Leurs attaches de cuir pendent le long du char :
Lui-même où donc est-il le guerrier jeune et svelte ?
Qu'il vienne l'arc en main et lance au loin son dard.

La poésie émane
Émane mollement du vase de mon cœur
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.

Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

LA FLEUR QUI M'EST DOUCE.

L'accord des vers et des lyres
Murmure dans son sommeil :
Il a de nobles délires,
Il rêve marbres, porphyres,
Temples au fronton vermeil.

S'il s'éveille, tout enchante
Sa pensée et son regard ;
Et, lyre lui-même, il chante
Et la nature vivante
Et les symboles de l'art.

Il dit le jeune Persée
Debout le glaive à la main,
Et, prompt comme la pensée,
Hermès, dieu du caducée,
Au ciel prenant son chemin.

Tous les dieux de l'Etrurie
Dans leurs vêtements soyeux
Passent; et la théorie
Déroule avec symétrie
Ses anneaux mystérieux.

. . . . . .

Puis Cimabué, grave et calme,
Erre autour de la cité :
Armé de sa docte palme,
Il reflète d'un front alme
La primitive beauté.

Fleur, d'où le savoir émane
Comme un parfum épuré,

Par un invisible arcane,

De toi, beau lys de Toscane,

Tout esprit s'est enivré.

Pourtant la fleur qui m'est douce

Croît sur les caps de la mer ;

Sauvage comme la mousse,

Sans l'art de l'homme elle pousse,

Libre au bord du gouffre amer.

LE SEMEUR.

Ma vie est ailleurs et mon âme aussi.

Aux premiers brouillards s'enfuit l'hirondelle,

Mais juin la retrouve à son toit fidèle :

Pourquoi, bourgs d'Ellé, m'appeler ainsi ?

Dieu plaça mon nid sous la fleur des landes,
Près d'une rivière au fond de granit,
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid,
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour!
Comme en tous pays et de plage en plage
Je m'en vais semant la plante sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour.

Déjà dans Paris a germé la graine;
Si vous y venez le cœur oppressé,

Vous dites : « Ici le barde a passé !
Voici la fleur d'or, sœur de la verveine. »

Qu'elle croisse aussi sous les myrtes verts,
Où tous les chanteurs, délices du monde,
Viennent saluer la lumière blonde ;
Où pour vous, Bretons, je sème des vers.

Mais, vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à nos fontaines.

Fiesole.

LE LIVRE DES CONSEILS.

I.

Des ennuis maladifs qui troublent ton printemps,

Oui, je veux te guérir, toi, dont tous les instants

L'un à l'autre ajoutés ne feraient pas vingt ans !

Mais cette âpre jeunesse et jamais assouvie,
Si le miel ne sature à grands flots son envie,
Blasphème le bonheur et doute de la vie.

Et cependant ta mère en t'offrant au saint lieu,
Sur ton front vit tracer ce nom vivant de Dieu,
Qui jusqu'au dernier soir brille en lettres de feu.

Il faut un frein d'acier au coursier qui s'effare,
Des signaux au navire, aux limiers la fanfare,
Dieu pour nous est le frein, la trompette et le phare

Voyageur éclairé par le signe chrétien,
Va donc sans trop attendre et sans demander rien,
Retenu dans le mal, excité dans le bien.

Déjà t'appelle au loin quelque rêve d'épouse,
Un enfant, gai chevreau, courant sur la pelouse,
Et la patrie aussi, cette mère jalouse.

II.

Oui, si j'avais un fils, cher et pieux trésor,
Je l'instruirais ainsi, lorsque ses cheveux d'or
Couvriraient ce front jeune et virginal encor.

Nul n'a versé sur moi les fruits de la sagesse,
Moi-même j'amassai ma tardive richesse :
Ce peu que j'ai du moins, j'en veux faire largesse.

Je ne compterai plus mes ennuis et mes pleurs,
Si parfois ma pensée a fécondé les cœurs,
Si ceux qui m'ont connu sont devenus meilleurs.

Ainsi, continuant sur ce nombre ternaire,
Rhythme hardique éclos au fond du sanctuaire,
J'instruirai jusqu'au bout ce fils imaginaire.

III.

Quel est donc le parfum de ces brises d'avril,
Qu'en idée aspirant les lilas du courtil,
A peine de la pluie un jour nous souvient-il ?

Toute heure en ce lointain rit et nous semble aisée,
Notre jeune saison pourtant mal exposée
Reçut la brume froide et la froide rosée.

O jeunesse jetée au coin d'un carrefour,
Pour trouver ton chemin, errant tout à l'entour,
Et souvent par ton choix perdue, et sans retour !

Mille sentiers mauvais pour une bonne voie !
Et nul pour avertir celui qui se fourvoie,
En disant : c'est par là que le Seigneur t'envoie.

Pour lors, « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »
Et va par le sentier que ton cœur te montra :
Du plus fort bien souvent tout le savoir est là.

Non, non, je ne peux pas troubler tes jours de fête,
Blanchir avant le temps l'or d'une jeune tête,
Mais je dis : Sois prudent et préviens la tempête !

Une force sacrée est déposée en toi,
Ne jette pas au vent ce qu'envîrait un roi ;
Augmente ton dépôt tel qu'un chrétien sa foi,

Joyeux comme ton âge, et gai comme tes frères,
Suis d'un pas mesuré leurs courses téméraires,
A de libres élans joins des pensers austères.

Tout aux instincts naïfs, ne crains pas de savoir.
L'impassible science est pour l'homme un devoir.
En face du danger il faut périr ou voir.

IV.

La mer sous un vaisseau houlait épouvantable,
Et le patron disait, mettant la main au câble :
« Je ne pourrai jamais doubler ce banc de sable ! » —

O caps dont nous éloigne un génie irrité !
Où l'homme par trois fois dans sa vie est jeté,
Le plus noir d'entre vous a nom virilité !

Moins sauvage en Bretagne est l'exécrable baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie,
Où sur des ossements, la nuit, hurle l'orfraie.

Sur vous se sont brisés Byron et Raphaël,
Mozart qui chantait mieux que les chanteurs du ciel,
Pascal, et tout sanglant l'audacieux Carrel.

Équinoxe de mort pour le corps et pour l'âme! —
Mais l'heureux passager, sorti sauf de la lame,
Voit le midi briller, et se sèche à sa flamme.

Il entre dans le port, plus triste, mais vainqueur;
Vainqueur de la Syrène au chant doux et moqueur,
Connaissant tous les bruits des orages du cœur.

Fraîches illusions, adieu ! La raison pâle,
Désormais conduira cet esprit ferme et mâle,
Sillonné par la bise et brûlé par le hâle.

Illusions, adieu ! mais, sauvage âpreté,
Réactions d'un cœur trop longtemps agité,
N'étouffez pas en lui l'heureuse aménité.

Aux autres il faut croire, il faut croire à soi-même ;
Pour qu'on nous aime, aimer ; aimer sans qu'on nous aime:
Amoureux par nature, amoureux par système.

S'épanouir aux vents d'amour et de beauté,
C'est recueillir en soi l'air frais de la santé :
Malheur à qui se clot dans sa félicité !

Sur la roche escarpée où ta fleur est éclose,
Homme heureux, ne sois pas tel que l'aloès rose,
Fleur amère où jamais l'abeille ne se pose.

Enfin à notre faîte, et si près de vieillir,
N'allons pas nous corrompre ou nous enorgueillir :
Chair, tu n'as qu'un moment ; esprit, tu peux faillir !

V.

Ah ! que fais-je ? Lassé d'une si longue route,
Celui que j'instruisais, à peine, hélas ! m'écoute ;
Avant d'aller plus loin, moi-même ici je doute.

Pourtant si le passé révélait l'avenir,
Un jour cueillant le fruit de chaque souvenir,
Je dirais sur mon seuil à l'heure de finir :

Aux jeunes je fais place et je sors sans envie,
De loin je me complais au tableau de la vie.
Puissent-ils suivre mieux la voie où l'on dévie !

Je n'ai plus d'espérance, et j'ai quelques regrets
En repassant mes jours trop souvent incomplets...
Mais les sentiers sont pleins d'achoppements secrets !

Dans tes prompts jugements, ô jeunesse farouche,
Rigoriste jeunesse ! — A ce terme où je touche,
Le grand mot d'indulgence est toujours à la bouche.

L'absolu n'est qu'au ciel. Dans notre monde obscur,
Tout en cherchant le beau, n'espérons rien de pur.
Anges, Dieu vous garda pour ses palais d'azur!

Indulgence et pitié pour toutes les misères,
Dévouement entouré de bornes nécessaires ;
La science nous dit d'allier les contraires.

Le mal rôde, veillez; oui, veillez bien sur vous.
Craignez les médisants, les envieux, les fous,
Halliers où nous perdons quelque chose de nous.

Mais que votre abord franc exhale un air de fête :
Pareil aux anciens dieux dont parle le poëte,
Laissez chacun rempli d'une force secrète.

Équilibre partout, car la vie est un art.

A mon âge, on le sait, mais on le sait trop tard.

Laisserez-vous tomber ce dire d'un vieillard ?

Mon plus grand mal m'attend : alors, ange docile,

O résignation, ouvre-moi ton asile !

Avant tout, évitez le désespoir stérile.

Ce monde a ses grandeurs ; l'autre, plus vaste encor,

A l'esprit du mourant montre ses sphères d'or,

Et vers l'Immensité décide son essor.

LE BARGELLO.

A M. Emile Deschamps.

A coups redoublés le Bargello sonne,

Mon pâle voisin quitte le café;

Toujours plus bruyant le tocsin résonne,

Un autre s'en va : qu'est-il arrivé?

— « Seigneur, nous logeons dans la même auberge,
Quels sont ces gens noirs couverts jusqu'aux yeux ?
Pour porter des morts et tenir un cierge,
Leurs doigts sont bien blancs ! Je suis curieux.

— Seigneur étranger, nul ne peut connaître
Ces hommes voilés pour faire le bien ;
C'est un ouvrier, le Grand-Duc peut-être ;
Sous cet habit noir chacun est chrétien. »

Florence.

HEURES DE TRÊVE.

Et de mes jours et de mes nuits

Ce rêve était le premier rêve;

Je disais : que dans mes ennuis

Dieu m'accorde au moins une trêve!

J'ai ce repos, Dieu soit béni !
Pourtant ma tristesse est pareille :
Chaque jour est si tôt fini !
La nuit j'y songe et me réveille.

Un cœur sous le mal affaissé
Dans le présent ne sait plus vivre,
La dure épreuve du passé
Lui fait craindre ce qui doit suivre.

Moment calme et réparateur
Où l'âme à peine se confie,

Oh ! ne passez qu'avec lenteur,

Doux épisode de ma vie !

CHANTS ALTERNÉS.

Sans ce triste hasard, nous nous serions aimés!

A ses yeux en passant comme à demi fermés,

A sa molle pâleur, à cette douce haleine

Qui sortit de sa bouche et vint jusqu'à la mienne,

Tout mon cœur tressaillit, elle aussi (je l'ai vu)
Sentit à mon approche un frisson imprévu;
Son beau front se tourna : — mais, au seuil de l'église,
Entre elle et moi déjà la foule s'était mise;
Et vers l'Arno la regardant marcher,
Honteux Breton, je n'osais approcher.

Un prince de Léon (Léon en Armorique)
Vers le monde enchanté sur un char s'envola;
Puis, les yeux éblouis par ce monde féerique,
Muet d'amour, il se troubla.

Je t'ai promis des vers, brune enfant de Florence,
Mais pour te bien louer les muses de la France

Ont une voix amère ; et nul ne m'a doué
Du grand art que chez toi retrouva Cimabué.
De son art tout divin si j'avais le mystère,
Tu serais un bel ange ; et, comme au Baptistère
Sur la porte de bronze on voit un séraphin
Qui chante vers le ciel son cantique sans fin,
Ainsi tu chanterais rayonnante de gloire,
Et tu tiendrais en main un long archet d'ivoire.

Las ! disait dans son cœur le prince de Léon,
Que ne suis-je saint Luc ou que ne suis-je Orphée !
Comment peindre le ciel avec notre limon,
Et comment chanter une fée ?

Dans un enclos voisin du grand palais Pitti
Vous, mon âme, restez quand je serai parti;
Du moins, qu'il reste une part de vous-même
Sous les abris de cet enclos que j'aime!
Errez sans fin à l'ombre des grands murs,
Devant le grille et parmi les blés mûrs;
N'oubliez pas les vaches dans l'étable,
Vous y boirez du lait chaud sur la table;
Et parfois vous viendrez vers mon pâle horizon
Me dire ce qu'on fait dans la chère maison.

Globes, ciel éthéré, régions sans égales
Où plane comme un dieu l'héritier d'Occismor,
Durement retombé des sphères idéales,
Pourra-t-il respirer encor?

Le long du Mugnoné, de Florence à Fiesole
Je m'en vais, attachant mes yeux sur chaque saule.

Je passe le torrent, sur son lit desséché
Je m'incline, et sans voir je reste ainsi penché.

J'aspire autour de moi les parfums de la route;
Si la voix d'un oiseau sort des buissons, j'écoute.

Me voici dans Fiesole; et le soir, au retour,
Mon cœur qui se souvient s'emplit encor d'amour.

Longtemps il reviendra, dans ses jours de souffrance,
Le long du Mugnoné de Fiesole à Florence.

On revient sans ennui par un si doux chemin,
Disait le prince errant sous des berceaux de roses;
Et les choses d'hier plairont encor demain,
Si le cœur se mêle à ces choses.

J'ai dit : tu vas la voir pour la dernière fois,
Regarde bien ses traits pendant que tu les vois !
Regarde bien ses tempes florentines,
Et ses yeux bruns, et sous ses lèvres fines
Toutes ses belles dents ; regarde bien encor
Ses cheveux sur ce front couleur de miel et d'or ;
Surtout retiens son geste, ses manières,
Et garde en toi ses paroles dernières ;

Et puis, en t'en allant, attendris ton regard
Afin qu'on se souvienne un peu de ton départ.

Quels furent les adieux du prince et de la fée ?
Elle écarta les plis de son voile d'azur ;
Et lui, comme un parfum pour son âme étouffée,
S'enivra de son souffle pur.

ACCORD.

C'est là notre destin : l'homme est, à son aurore,

Un tout harmonieux qui cependant s'ignore ;

Il suit son innocence avec sécurité,

Et s'en va plein de foi, de douceur, de gaîté ;

Mais l'ombre vient, la route à ses regards s'efface,
Et de son conducteur l'enfant quitte la trace.
A travers les détours de ce voyage obscur
Il cherche un autre ami moins riant et plus sûr;
Longtemps il erre seul : enfin sa conscience
Comme un guide éprouvé lui donne la science;
Et ses forces trouvant leur accord à la fois,
Forment un nouveau tout et qui comprend ses lois.
Bien heureux désormais quand l'épreuve est finie,
Et que son être entier n'est plus qu'une harmonie,
S'il se complaît lui-même en sa tranquillité
Et s'il ne brise plus cette sage unité !

LE JARDIN.

A Tom. Frater, d'Édimbourg.

Devant un frais jardin, sur la porte entr'ouverte,

Une vieille disait en suivant son chemin :

« Les beaux fruits que voilà sous la tonnelle verte !

Que je voudrais sentir la fleur de ce jasmin !

Je connais un jardin, hélas! un jardin sombre,
Où, quand j'arriverai, le maître m'ouvrira;
Pour reposer mes os j'aurai ma place à l'ombre,
Peut-être à mes côtés un riche dormira. »

Or un sage lisait, assis dans sa tonnelle :
« Mère, pourquoi rester dehors à la chaleur?
Entrez dans mon jardin, le maître vous appelle,
Vous mangerez un fruit, vous prendrez une fleur. »

En Bretagne.

LA CHANSON DE L'ERMITE.

La chaumière où seul j'habite
Est petite,
Mais elle est près d'un étang
Et d'un bois jeune et flottant
Qui l'abrite.

Dès le matin, sous mon chaume
Tout embaume,
Mes deux volets sont ouverts :
Du chanvre et des genêts verts
Quel arôme !

Lorsque la chaleur arrive,
Quand la grive
Se cache au fond du blé noir,
Je puise à mon réservoir
Une eau vive.

LE RÊVE.

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse

Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),

Et bombes et boulets, lancés avec adresse,

Tombaient incessamment, tombaient autour de moi;

En regagnant ton manoir,

Dans mon clos viens donc t'asseoir

En voisine.

LES COURANTS.

A P. L—, de Kemperlé.

Sur un tertre, aux confins du pays de Bretagne,
S'était assis un voyageur,
Observant là, pauvre songeur,
Une eau qui jaillissait de cette humble montagne.

Car, au sortir du sol et par un accident
L'eau vive s'était divisée ;
Puis, selon la pente opposée,
Courait moitié vers l'est, moitié vers l'occident.

Tout chez le voyageur se change en rêverie ;
Le Breton dans ce double cours
Trouvant l'image de ses jours,
Son cœur suivait les flots qui vont vers sa patrie.

Mais, sur l'autre penchant, il opposait sa main
Aux flux de cette onde égarée,

Et sur la pente préférée,

Il la forçait de prendre avec lui son chemin. —

Ainsi vers son pays, seul but qui le réclame,

Ainsi vers ses chères amours

Allaient et sans plus de détours

Tous les courants de l'onde et tous ceux de son âme.

LE RÊVE.

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse

Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),

Et bombes et boulets, lancés avec adresse,

Tombaient incessamment, tombaient autour de moi;

Tant que je m'écriai : « Si le ciel ne m'assiste,
Mon heure va sonner ; à mon âge c'est triste ! »
Résigné, j'attendais un des terribles coups :
« Qu'il vienne, enfin, qu'il vienne et creuse aussi ma tombe ! »
Mais rien ne m'atteignait, car ma mère, à genoux,
Écartait en priant le boulet et la bombe.

L'ÉLOGE DE NANTES.

A Boulay-Paty.

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,

O Nantes! dans tes murs j'acquitterai ma dette;

De mes jours c'est un doux emploi :

L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

✧

Nantes n'a plus au front ses parures ducales,
Mais toujours on la nomme une reine des eaux ;
La Loire avec amour baigne ses larges cales
Et jusqu'à l'Océan soulève ses vaisseaux.

Lorsque les blancs sauniers, par les jours de marée,
Amènent dans son port le sel de leurs palus,
Elle écoute en rêvant cette langue sacrée,
La langue des aïeux qu'elle ne parle plus.

Puis elle se souvient de Félix, son apôtre,
Laborieux édile et pontife inspiré,

D'une main répandant l'Évangile, et de l'autre
Creusant l'immense fosse où le fleuve est entré.

O temple de Félix, opulentes murailles,
Les Normands t'ont brûlé, religieux manoir,
Sanctuaire incrusté de l'étain de Cornouailles
Si luisant que la lune en faisait son miroir!

Mais grâce, grâce enfin pour ces hordes nomades!
Quelles destructions peuvent nous effrayer,
Dans ce siècle vanté, nous témoins des noyades,
Ces hymens de la mort célébrés par Carrier! —

De la vague et du feu cité victorieuse,

Suis tes riches destins ! Les travailleurs sont rois.

A l'Inde qui t'appelle obéis, voyageuse !

Mais orne ton vaisseau du Mercure gaulois.

Ce père du Commerce inventa l'Harmonie,

Partout à la pensée ouvrant un libre essor ;

Médite l'attribut de son double génie :

De la bouche du dieu sortaient deux chaînes d'or.

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,

O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette ;

De mes jours c'est un doux emploi :

L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

LE CATÉCHISME.

LA PAYSANNE.

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci,
Ancien clerc d'Arzannô, d'où venez-vous ainsi ?

LE VOYAGEUR.

D'un pays lointain, jeune femme,
Où l'étude attirait mon âme.

LA PAYSANNE.

Et qu'apprend-on si loin ? — Mais la cloche a sonné,
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR.

A douze ans, nature soumise,
J'avais ma place en cette église !

LA PAYSANNE.

Chut ! on dit le *Credo*, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous ?

LE CHANT DU CHÊNE.

De feuilles et de glands les branches sont couvertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois !
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres,
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres.
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés ! chaque nuit sur leurs branches
Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches,
Et les joyeux lutins, autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge

Sont deux frères jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères pleins de séve et de vigueur tous deux.

J'ai vu dans la Cornouaille un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaër si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés.

Si l'âge fait tomber ce géant de Cornouaille,
Dans ses immenses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers ; puis, venez, matelots !
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue!

Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue;

Mais d'abord élevons à l'angle des chemins

L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,

Et le rossignol noir y chantera dans l'ombre :

« Môrgan repose ici le barde aux cheveux blonds,

« Celui-là dans son cœur il aimait les Bretons. »

L'IDÉAL.

A mon frère Edmond, en Amérique.

Tous le voyaient en rêve aux terres atlantiques,
Et, malgré les boas et les serpents ailés,
Chercheurs d'El-Dorado, les voilà tous allés
Au pays lointain des Caciques.

Là, sur un lit d'onyx et de saphirs, il dort
Le vieillard idéal couvert de poudre d'or !
Au pays lointain des Caciques
Heureux, nouveaux Jasons, ceux-là qui sont alles !
Qu'importe les boas et les serpents ailés
Si l'on suit son beau rêve aux terres atlantiques. —

Fantôme du bonheur, son ombre, son reflet,
Que vous attirez l'âme humaine !
Ah ! s'il est un bonheur pur, durable, complet,
Anges, emportez-nous vers son riche domaine !

Dieu sur tout l'univers refléta sa beauté,
Notre âme par instinct cherche la belle image,

Et, croyant la saisir, frémit de volupté :

O mers, cieux étoilés, vallons pleins de ramage,

Où l'homme bien souvent poursuit son idéal,

Jusqu'au divin auteur transmettez cet hommage !

Heureux les cœurs saisis d'un amour virginal,

L'un dans l'autre absorbés comme en leur bien suprême :

Enfin, murmurent-ils, j'ai l'être sans égal !

C'est que l'objet aimé nous semble Dieu lui-même. —

Fantôme de l'amour, son ombre, son reflet,

Que vous entraînez l'âme humaine !

Anges, emportez-nous vers le brûlant domaine

Où rayonne l'amour pur, durable, complet !

Des âmes ont trouvé des ailes

Pour voler avant l'heure aux choses éternelles.

Elles ont vu, — l'Amour, dissipant tout brouillard,

Fervent, leur déroulait ses plaines infinies, —

Enfin elles ont vu le mystique vieillard !

O saint El-Dorado, roi des sphères bénies,

Après ta grande voix que sont nos harmonies,

Nos rubis sont les feux de ton ardent regard ?

Pour voler avant l'heure aux choses éternelles,

Des âmes ont trouvé des ailes.

LES TROIS DOULEURS.

Dans son jardin il prit trois fleurs,

Puis, en versant trois fois des pleurs,

Il me parla des trois douleurs.

« Ah ! criai-je, il faut que tu m'aides !
Prêtre, apprends-moi les trois remèdes
Aux durs pensers dont tu m'obsèdes.

— Non, dit-il, apprends à souffrir ;
Car la fleur du corps doit mourir,
La fleur de l'esprit se flétrir.

Mais oublions ce qui se fane,
Si le cœur n'a rien de profane,
Et garde sa fleur diaphane ! »

FIN.

Armôr et mieux **Arvôr**, Sur-mer, ou Pays maritime : d'où Armorique.
Arrez, Montagnes bornales.
Arth-ur, Homme-ours.
Arzannô, et suivant les habitants *Harz-ann-aw*, Barrière des fleuves.
Aven, ou **Awen**, Fleuve.
Barzas-Breiz, Bardit de Bretagne.
Blaved, Eaux courantes.
Brenn, Chef : d'où *Brennus*.
Brô-haff, Pays-de-l'Été, — où fut plus tard Byzance.
Clo-harz, Clôture-bornale.
Clone-ména, Pâturage-des-montagnes.
Comana, Métairie,
Corn-boud, Cornemuse.
Côz, vieux.
Dôl-men, Table-de-pierre : — Autel druidique.
Eir-inn, Ile de l'Ouest. Erin.
El-lé, Eau sombre. — Les Gallois écrivent *El-llai*.

HALLIKÉ, * — Cri des pâtres.
HOEL I*, — Roi et saint de Bretagne, VIe siècle.
IANNIC, Petit Jean.
IOR, Éternel. — Principale divinité druidique.
KEMPER-EL-LÉ, ou par abréviation KEMPER-LÉ, Confluent de l'El-le — et de l'Izôl.
KERNÉ, Pays des pointes, des caps. Cornouailles.
LÉFF, Pleurs (Rivière-des-)
LÉON, *Pays de la* Légion?
LEZ-BREIZ, Soutien de Bretagne; à la lettre, Hanche de Bretagne. — C'est sans doute un surnom.
LOC-TUDI, Ermitage ou chapelle de Saint-Tudi.
LORGNÈZ, Lèpre. — C'est un surnom.
MERLIN *, — Les Gallois disent MEUR-ZÈN, Grand-homme.
MOEL-LAN, Terre-chauve, c'est-à-dire, déboisée.
MÔR-GAN, Né-de-la-mer. — Ce nom correspond à celui d'Armoricain.
NANTÉS, en breton, 'N-AONED, Les rivières.
OCC:SMOR, en breton, OC'H-AR-MÔR, Vers-la-mer.
PENN-BAZ, Bâton-à-tête.
PLÔ-MEUR, Grande-peuplade.
SCAER.*
SCORF, Eau superflue qui sort d'un étang.
TRÉ ou TRÉV, Territoire d'une succursale. Trêve. Tribu.
TRÉGUIER, c'est-à-dire, TRÉ-GAER, Belle Trêve.
VANNES ou VENNES, en breton GUENNED, Pays découvert; à la lettre, Pays blanc

Voir les dictionnaires de William Price, Owen, Armstrong, Le Gonidec, et notre Dictionnaire topologique de Bretagne (*sous presse*).

TABLE

	pages
Les trois Voyages	1
L'Église Blanche	3
Consultation	9
Au bord de la Méditerranée	11
Symboles	17
Etudes	19
A la Fantaisie	23
Lettre à un Chanteur de Tréguier	25
Les deux Routes	29
La Fleur d'or	33
Chanson de la Fleur d'or	35
Portraits	37
un Religieux	41
L'Atelier	47
Les deux Statuaires	49
L'Église Byzantine	53
Le voyage d'Italie	55
Le Chant de la Coupe	55
Hymne	59
Væ Victis	66
En revenant du Lido	69
La Courtoisie	73
Les Pôles	75
Les trois Plaisirs	79
A E. I—II—III—IV—V	81
A plus d'un	93
Les Cornemuses	95
L'Asile	99
La Plainte de Silvio	103
Jacques	105
Vœu de l'Art	115
Aux environs d'Albano	117
Les deux Fleurs	121
Aspirations	123

page

Aux Prêtres de Bretagne..... 127
Talismans..... 135
Le vieux Collége..... 139
Lettre à Loïc..... 153
Le Gladiateur..... 155
A S. Mauto..... 159
L'Hôtellerie..... 163
Chant de Lez-Breiz..... 165
Sur les anciens Poëtes..... 177
Vendredi 179
Hymne..... 183
Les trois Frères..... 185
Les Dissonances 189
La Tombe et la Statue de Malo Corret..... 191
La Plainte du Pêcheur..... 195
Le Chemin Nouveau..... 197
Hymne..... 199
Les trois Poëtes..... 205
La Chanson de Marie..... 209
Lettre à Berthel..... 215
Le Lézard..... 217
L'aleatico..... 225
La Fleur qui m'est douce..... 229
Le Semeur..... 235
Le Livre des Conseils..... 237
Le Bargello 253
Heures de Trêve..... 255
Chants alternés..... 259
Accord..... 267
Le Jardin 269
La Chanson de l'Ermite..... 271
Les Courants..... 275
Le Rêve..... 279
L'Éloge de Nantes..... 281
Le Catéchisme..... 285
Le Chant du Chêne..... 287
L'idéal..... 291
Les trois Douleurs..... 295

FIN DE LA TABLE.

PQ 2201 .B6 T4 1842 C.1
Les terneires :
Stanford University Libraries
3 6105 039 001 164

PQ
2201
B6
T4
1842

	DATE DUE		

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305